

LA MAGIE ADAMIQUE

THOMAS VAUGHAM

Dit EUGENE PHILALETHE

Prétendre professer la Magie dans ce traité, et légitimer ceux qui l'enseignent, est une impiété pour beaucoup, mais pour nous, cela fait partie de la religion. C'est une connaissance intime que nous avons apprise d'auteurs plus illustres que nous, ainsi que des Ecritures. La Magie n'est rien d'autre que la sagesse du Créateur, révélée et semée dans la créature.

Comme nous le dit Agrippa, c'est un mot que l'Évangile ne dédaigne pas. Les Mages furent les premiers serviteurs que notre Sauveur ait rencontrés dans ce monde, et les seuls philosophes qui l'aient connu dans la chair, avant qu'il ne la découvre lui-même. Dieu conversait avec eux, comme il le faisait déjà avec les Patriarches. Il les guide dans leurs voyages au moyen d'une étoile, comme il guidait les Israélites au moyen d'une colonne de feu. Il les informe, en songes, des périls à venir; et il leur annonce, qu'ayant vu son Fils, ils verront son salut. Cela nous porte à croire qu'ils étaient Fils de Prophètes tout comme Fils de l'Art, c'est-à-dire, des Hommes témoins des mêmes mystères que ceux que les prophètes avaient connus. Vouloir réconcilier cette science et ses maîtres avec le monde, est une tentative plus plausible que possible, car le préjugé contre la magie est tellement immense, que ni la raison ni l'autorité ne peuvent l'équilibrer. [160]

S'il fallait persuader un juif de nos principes, nous le ferions en deux mots : « *Amru haqamim* », c'est-à-dire *les sages l'ont dit* (1). L'autorité de ses Pères lui suffit. En réalité, les premiers galiléens (nous nous référons aux chrétiens dont les lampes brûlèrent près de la croix et du tombeau) étaient très concis dans leurs initiations; un simple mot suffisait à confirmer un prosélyte : « Croyez ». Plus encore, la solennité de cette brève induction était telle que Julien l'Apostat en fit le thème de son apostasie : « *Tu n'as que ta foi, disait-il, pour fonder ta religion* ». Telle était la simplicité de ces temps-là, « *quand ses blessures étaient toujours devant leurs yeux, et son sang chaud dans leurs cœurs* ».

Mais hélas, ces gouttes saintes sont gelées, notre salut est passé de la croix au chevalet et a été démembré par la sphère inquisitrice d'Aristote.

Mais ne te courrouce pas, ô péripatéticien. Comment appeler tes écoles, tes nombreuses sectes et cabales, qui ont massacré les Ecritures de façon si cruelle ? On vit d'abord apparaître un ressentiment, suivi de querelles et de divisions détestables, qui désintégrèrent une seule Vérité en mille extravagances hérétiques. Mais cette rupture ne compte pas : la science de Dieu n'est que paille, si on ne la passe au tamis, si elle n'est mue par un désir d'expérimentation (2). C'est ainsi que l'enthousiasme corrompu par la logique exhale des passions contentieuses, et que la foi, abandonnant ses ailes et sa perspective, s'appuie sur le roseau du syllogisme.

De toute évidence, nous ne parvenons toujours pas à concevoir comment la raison peut juger ces principes, dont la certitude ne dépend que de Dieu, et par conséquent, n'est pas démontrable sans l'Esprit de Dieu. Et voici ce que nous affirmons : la vraie foi ne consiste pas en la raison mais en l'amour. Car nous avons reçu nos principes et nous croyons les [161] avoir reçus uniquement grâce à notre amour pour Lui. C'est pour cela qu'Il nous les révèle.

Ainsi, les juifs ont cru en notre Sauveur pour son amour, ou à défaut, pour ses oeuvres. Hélas, certains théologiens ne croient que grâce à Aristote, c'est-à-dire grâce à la logique sur laquelle ils s'appuient pour rendre un dogme probable; c'est alors qu'ils parlent de foi. Dans le cas contraire, ils disent que c'est le Coran. Néanmoins, Aristote - marchand ambulante de cette théorie et prenant par sophisme la place d'Ignace dans son propre conclave - nous a concédé ceci : « *Tant la raison que l'opinion sont sujettes à l'erreur* ». Aristote nous dit « *Nous comprenons les termes de la science ainsi que les termes de ses principes* », et Philopon d'ajouter cette excellente et chrétienne observation : « *En prenant vraiment l'Esprit comme principe ou cause première de la connaissance, non de la nôtre, mais de celle de Dieu, qui est au-dessus de nous, et en prenant les termes comme étant des formes divines et intellectuelles* ». Donc, d'après ce commentaire, l'Esprit divin est la cause première de la connaissance, et si cet Esprit se révèle et répand sur nous sa lumière, nous capterons les formes intellectuelles et les signes de toutes les choses qui sont en lui.

Il nomme très justement ces formes *horoi, termes*, car elles terminent ou finissent toute chose. C'est donc par elles que la créature est définie et trouve son individualité ou, pour utiliser le langage de Scott, son *haccété*, par laquelle elle est ceci et non cela. Telle est l'expérience que

nous devons rechercher, c'est-à-dire, le développement et l'ouverture de l'Esprit divin, et non un syllogisme, même s'il est parfait.

Après avoir été admis dans cette communion de la lumière, nous devons être capable, comme l'apôtre, de donner raison de notre foi. Désormais, il faut savoir que Dieu ne se [162] révèle pas lui-même, à moins que le Ciel de l'homme ne se soit révélé d'abord. Agrippa dit : « *Ecartez le voile qui est devant votre intellect* », et vous ne serez plus aveugles. Dieu n'est pas un dieu éloigné, mais un dieu à portée de main. « *Soyez attentifs, dit-il, je suis à la porte et j'appelle* » (*Apocalypse III, 20*). Ouvrez donc vous-mêmes, car il est écrit : « *Si l'homme ouvre, j'entrerai et je dînerai avec lui* » (*ibidem*). Il s'agit ici du repas mystique intérieur, et non du repas symbolique extérieur. C'est le baptême spirituel du feu, et non le baptême élémentaire de l'eau.

Voici deux constatations qui nous réconfortent. Premièrement, que c'est la Magie qui a apporté au Christianisme ses premiers docteurs, qui furent conduits de l'Orient jusqu'à Jérusalem grâce à leur connaissance et leur dévotion. Ensuite, que cet Art doit souffrir tout autant que la religion, et exactement pour les mêmes raisons. Les motifs principaux qui ont provoqué les schismes actuels et les divisions de l'Eglise, sont les rites et les symboles qui y sont utilisés. Sans aucun doute, les apôtres instaurèrent et laissèrent derrière eux quelques éléments comme l'Eau, l'Huile, le Sel et les Lumières, par lesquels ils nous signalèrent quelques grands et vénérables mystères. Néanmoins, nos réformateurs, prenant ces choses pour des superstitions, les éliminèrent. En réalité, ce fut une erreur, car si l'ombre de saint Pierre guérissait, comment l'ombre du Christ n'aurait-elle fait davantage ? D'autre part, les papistes, ignorant le sens de ces symboles, leur attribuèrent une certaine sainteté inhérente, et tombèrent ainsi dans une très dangereuse idolâtrie. Nous omettons beaucoup de choses qu'ils inventèrent pour leur compte comme des images, de saints agneaux et autres reliques, ajoutant des ossements morts au splendide corps de l'Eglise primitive. [163]

Comment ne pas établir un parallèle avec les Mages, qui instituèrent eux aussi comme clé de leur Art, les mêmes signes, c'est-à-dire, l'Eau, l'Huile, le Sel et la Lumière par lesquels ils nous ont découvert tacitement leurs trois principes et la Lumière de la Nature qui remplit et active toutes choses. Après avoir lu attentivement leurs livres sans en rechercher le sens, l'homme ignorant prit des bougies, de l'eau, de l'huile et du sel

vulgaires, et se mit à les consacrer et à les exorciser pour faire sa magie condamnable et démoniaque.

La maxime des Mages était la suivante : « *Il n'y a aucune parole efficace en Magie si premièrement, elle n'a été vivifiée par la parole de Dieu* ». Dans leurs livres, il est souvent fait mention du *verbum* et du *sermo*, que l'homme vulgaire a interprété selon sa propre fantaisie, inventant des charmes et des vocables par lesquels il promet de faire des merveilles. Les Mages, dans leurs écrits, parlent de triangles pour faire allusion à leur plus secrète trinité, et de cercles, pour nous enseigner la rotation de la nature depuis le commencement de la semaine jusqu'au sabbat. Par ce cercle ou rotation, ils ont aussi signifié que les esprits peuvent être reliés, indiquant que l'âme peut s'unir au corps.

L'homme vulgaire a interprété ces triangles et ces caractères par une multitude de toiles d'araignée ou de figures étranges, et ce cercle comme moyen de conjurer les esprits. Mais ignorant à quel esprit se reliaient les Mages, l'homme vulgaire a travaillé et étudié afin de se relier au démon. Et si tu veux savoir qui étaient ces Mages, nous te dirons qu'ils étaient rois, prêtres et prophètes. Ces hommes connaissaient les mystères spirituels et substantiels de la religion, et en diffusèrent ou en montrèrent la partie extérieure et symbolique au peuple. Nous pouvons comprendre ici pourquoi la Magie n'a plus été recherchée : les théologiens vulgaires et les [164] docteurs de la loi qui ne connaissaient pas ces secrets, examinèrent la littérature de basse gamme, cérémonielle et superstitieuse de quelque écrivain qui simulait la Magie, allant à l'inverse de l'art même et la considérant comme impie et antichrétienne. Par conséquent, la profession devint un péché capital et le châtement qui s'y appliquait n'était rien d'autre que la mort.

Entre-temps, les quelques rares maîtres de cette science qui en observaient les premiers enseignements, l'enterrèrent dans un profond silence. Néanmoins, Dieu, qui avait supporté que sa vérité restât cachée pendant très longtemps, réveilla quelques esprits résolus et actifs qui prirent leur plume pour dissiper ce nuage et qui, dans une certaine mesure, révélèrent la lumière. Les précurseurs de ce courageux groupe sont Corneille-Agrippa, Libanius Gallus, le Philosophe Jean Trithème, Georges de Venise, Jean Reuchlin dit *Capnion* en grec, ainsi que quelques autres de leur temps. Et après tous ceux-ci, comme un nouveau précurseur, né hors de leur temps, Eugène Philalèthe.

Ayant entrepris de commenter publiquement ce sujet, ce que nous aurions pu faire en privé avec plus de satisfaction et d'avantage, nous pensons qu'il n'est pas suffisant de révéler les malheurs et abus que cette science a subis; c'est la raison pour laquelle nous tenterons de démontrer son origine. A coup sûr, il en va des arts comme il en va des hommes : leur âge et leur continuité sont de bons arguments de leur force et de leur intégrité. C'est très à propos que les Egyptiens dirent à Solon « *Ô Solon, Solon, vous les Grecs, vous êtes puérils, n'ayant aucune opinion ancienne ni aucune discipline de grande tradition* ». Nous ne nous considérons pas collectionneur [165] d'antiquités; malgré cela, nous désirons que quelques rares restent fidèles à la tradition et la reconstituent à partir de fragments qui sont si près de la poussière que le temps pourrait les submerger dans l'oubli. Pour notre part, c'est une tâche que nous ne pouvons assumer en suffisance, mais tant que nous en aurons la force, nous nous y appliquerons.

Il faudra considérer cet art ou plutôt ce mystère de plusieurs façons en raison de ses différents sujets. D'abord, son existence originelle se trouve en Dieu même, car il ne s'agit que de la pratique ou de l'opération de l'Esprit divin travaillant dans la matière, unissant les principes en composés et résolvant ces composés en leurs principes. En ce sens, nous ne recherchons pas son antiquité, car il est éternel, étant la sagesse divine qui existe depuis avant la création des temps. Ensuite, cet art doit être considéré dans son sens dérivé, puisqu'il a été transmis et communiqué à l'homme. Ceci ne fut pas proprement une naissance ou un commencement, mais une découverte ou une révélation de l'Art. C'est depuis le temps de sa révélation que nous devons mesurer son antiquité et démontrer pourquoi Dieu l'a révélé, à qui, et quand.

L'œil ne peut voir au-delà de la scène qui lui fait face, tandis que l'oreille perçoit les sons beaucoup plus loin. Donner un témoignage d'actes plus anciens que nous, n'est possible qu'en regardant dans ce miroir où l'on peut voir toutes choses passées, présentes et futures. C'est pourquoi nous appuierons notre traité sur les traditions de ces hommes auxquels fut confiée la parole, tant écrite que secrète. Ce sont les juifs en général, et plus particulièrement leurs cabalistes. Notre intention n'est pas de nous baser uniquement sur ces rabbins, mais de justifier leurs affirmations par les Ecritures et de proposer au lecteur, des preuves tant divines qu'humaines. Ensuite, nous passerons de Judée en Egypte et en Grèce où [166] nous retrouverons ces mystères, et nous démontrerons que cette

science a pris naissance, comme la source de sel des chimistes, dans le monde juif, abreuvant toute la terre.

Les Hébreux ont toujours affirmé qu'avant la chute d'Adam, il y avait une meilleure et plus abondante communion entre le ciel et la terre, entre Dieu et les éléments, qu'il n'y a aujourd'hui. Mais en raison de la transgression du premier homme, « *Malkout*, disent les cabalistes, fut séparé d'*Ilan* (3), de sorte qu'une brèche se forma entre les deux mondes, et leur canal d'influences fut interrompu ». *Malkout* est la lune invisible et archétype, qui gouverne et féconde notre lune visible et céleste. En réalité, il se pourrait qu'en raison du retrait de la lumière divine du monde inférieur, se formèrent les taches et l'obscurité que nous observons dans le corps de cette planète, et non seulement dans celle-ci, mais également dans le soleil, comme on l'a découvert grâce au télescope. Ainsi, disent-ils, Dieu, pour punir le péché d'Adam, se retira des créatures, afin qu'elles ne jouissent plus des influences dans la même mesure qu'auparavant. La lune archétype qui se trouve dans les cieux, *hashamaim*, ne pouvait plus recevoir et réfléchir l'influx des six planètes invisibles supérieures, étant - selon les Hébreux - séparée d'*Ilan*, c'est-à-dire que sa poitrine fut scellée et incapable de dispenser son lait d'abondance première au monde inférieur. Comme nous ne nous étendrons pas davantage sur ce point, examinons une phrase claire et concise du cabaliste Gikatila dans *La Porte de la Lumière*: « *Au commencement de la création du monde, Dieu descendit et cohabita avec les choses d'ici-bas. La demeure divine était ici-bas, et les cieux et la terre étaient unis. Les sources et les canaux vitaux étaient dans leur perfection, et coulaient du monde supérieur au monde inférieur, et Dieu remplissait toute chose tant en haut qu'en bas. Adam, le premier homme, arriva [167] et pécha. En conséquence, ce qui descendait d'en haut fut retenu, et les canaux furent interrompus. Le cours des eaux disparut, la divine cohabitation cessa, et la société fut divisée.* »

Ainsi dit le rabbin. Ayant promis une correspondance entre les Ecritures et les cabalistes, nous soumettrons la tradition à Moïse, et ce rabbin est sûrement d'accord avec nous quant à ce que nous lisons dans la *Genèse* (III, 17) : « *Et il dit à Adam : Parce que tu as mangé de l'arbre au sujet duquel je t'avais ordonné que tu n'en manges pas, la terre a été maudite à cause de toi. C'est dans la souffrance que tu te nourriras d'elle tous les*

jours de ta vie. Elle fera germer pour toi épine et ronce, et tu mangeras l'herbe des champs. A la sueur de ton visage, tu mangeras du pain jusqu'à ton retour à la terre, puisque c'est d'elle que tu as été pris, car tu es poussière, et tu retourneras en poussière. »

Voilà la malédiction, et Adam en a été tellement conscient, qu'il la fit connaître à sa postérité. Ainsi Lamech, quand il parla à son fils Noé, dit ceci : « *Celui-ci nous consolera de notre tache et de la souffrance de nos mains provoquées par le sol qu'a maudit le Seigneur* » (Genèse V, 29).

Et ceci s'est réalisé d'une certaine façon après le Déluge, selon l'Écriture (Genèse VIII, 21) : « *Et le Seigneur dit en son cœur : Je ne recommencerai plus à maudire le sol à cause de l'homme. »*

Considérons ici deux aspects : d'abord la malédiction, et ensuite, ses conséquences.

Pour manifester la nature de la malédiction et ce qu'elle fut, sache que Dieu est essentiellement lumière, et que le Mal [168] est obscurité. Le Mal est une corruption qui paraît immédiatement en l'absence du bien. Lorsque Dieu retira sa lumière des éléments, les ténèbres et le froid de la matière prédominèrent de telle sorte que la terre fut proche de sa première difformité et par conséquent moins fructueuse et moins vitale. Le ciel et l'enfer, c'est-à-dire la lumière et les ténèbres, sont les deux extrêmes qu'utilisent le bien et le mal. Les bénédictions intermédiaires, successives - *in ordine* - ou disposées vers le ciel, qui est leur perfection ultime, furent également retirées par Dieu après la transgression du premier homme. Ainsi, il existe différents degrés de maux conduisant jusqu'à l'enfer, qui en est l'extrémité, et c'est cela la malédiction ou le mal qui survint après la transgression. Par ces notions de bénédiction et de malédiction, notre Sauveur considère les habitants de la lumière et les habitants des ténèbres : « *Venez à moi, vous les bénis, et éloignez-vous de moi, vous les maudits* » (Matthieu XXV, 34 et 41).

En somme, la malédiction ne fut qu'un acte révoqué ou une restriction de ces bénédictions que Dieu, par sa pure bonté, avait communiquées préalablement à ses créatures. C'est ainsi que nous croyons qu'il existe une harmonie totale et parfaite entre Moïse et les cabalistes. Mais nous omettrons leurs déclarations malgré leur importance, car nous ne chercherons pas ici le témoignage d'un ange.

Le maître d'Esdras, parmi d'autres mystérieuses instructions, professait également cette doctrine (IV *Esdras* VII, 11 et sv.) : « *Quand Adam transgressa mes préceptes, alors, le jugement se fit sur ce qui avait été fait. Les voies de ce monde devinrent étroites, remplies de tristesse et de difficulté, en petit nombre et mauvaises, pleines de danger et très douloureuses. Mais les voies du monde à venir sont larges et sûres, et apportent un fruit immortel.* » [169]

Voilà pour la malédiction.

En ce qui concerne ses conséquences, il est sûr qu'elle s'appliquait principalement à l'homme pour en avoir été la cause, mais néanmoins, par sa faute, elle s'étendit aussi à tous les éléments. Car si Dieu avait exclu l'homme de l'Eden et avait maintenu la terre dans ses gloires primitives, il n'aurait fait que changer l'homme de paradis. Mais en réalité, il a adapté le cachot à l'esclave, et a envoyé un homme corruptible dans un monde corruptible. Ce fut non seulement l'homme et la terre qui subirent cette malédiction, mais également toutes les autres créatures. Par conséquent, Dieu dit au serpent « *Maudit sois-tu entre tous les bestiaux et entre tous les animaux des champs* » (*Genèse* III, 14), de sorte que les bestiaux et les animaux furent aussi maudits dans une certaine mesure, et le serpent le plus de tous. L'apôtre Paul nous le confirme dans son *Epître aux Romains* (VIII, 20) : « *Car la créature a été soumise à la vanité, non par sa propre volonté, mais à cause de celui qui l'a soumise malgré elle, avec l'espérance qu'elle aussi sera libérée de l'esclavage de la corruption pour accéder à la liberté de la gloire des enfants de Dieu.* » Ici, par créature, il ne faut pas comprendre l'homme, mais les espèces inférieures, qu'Il distingue des enfants de Dieu, bien qu'Il confère à ces deux genres la même liberté. Mais ceci apparaît plus clairement dans les textes suivants, où une différence claire est faite entre l'homme et la création (*Romains* VIII, 22) : « *Nous savons en effet que jusqu'à présent, toute la création gémit dans les douleurs. Et non seulement elle, mais nous aussi, qui avons les prémices de l'Esprit, nous gémissons en nous-mêmes, en attente de l'adoption et du rachat de notre corps.* » Voici les premiers fruits de l'Esprit, qui concernent l'homme; pourquoi n'y aurait-il pas quelques autres fruits pour les créatures en général ? Tout comme elles [170] furent maudites par la chute de

l'homme, il semble que par sa rédemption, elles seront également bénies. Mais restons-en là.

Résumons et considérons les différents inconvénients auxquels a été soumis Adam, car ils pourront nous être utiles. En premier lieu, il fut expulsé de la présence divine et exposé à la malice et aux tentations du malin. Il est passé du bien au mal, de l'incorruptible au corruptible, « *car du jour où tu en mangeras, tu mourras* » (*Genèse II, 17*). Il fut exclu d'un paradis glorieux et confiné dans un monde bas, dont les éléments, infectés par la maladie, conspirèrent avec sa propre nature, aidèrent et hâtèrent cette mort qui avait déjà commencé à régner dans son corps. Le ciel s'affligea pour lui, la terre et toutes ses générations pleurèrent sa mort. Il se considéra lui-même comme un criminel et un assassin, coupable de cette malédiction, et de cette corruption, qui survint dans le monde à cause de sa chute, comme nous l'avons déjà suffisamment prouvé par la tradition mosaïque et cabalistique. Il était ignorant et donc sans espoir de vie éternelle, et il ne connaissait même pas les dispositions à prendre pour assurer cette vie présente et temporelle. Les rudiments de l'agriculture n'étaient pas encore connus, les maisons, les charrues et tous ces arts manuels qui constituent la providence de ce monde, n'existaient pas. Il était exposé à la violence de la pluie et du vent, de la gelée et de la neige, et se trouvait dépourvu de toute consolation spirituelle et naturelle. Que pourrait-on dire de plus ? Il n'était qu'un simple étranger dans ce monde, incapable de différencier le remède du poison, et peu habile pour les préparations ordinaires de la nourriture et de la boisson. A sa portée, il ne disposait d'aucun vivre préparé, si ce n'est l'herbe crue. Cette situation ne lui laissait d'autre choix que de mourir de faim, ou de s'alimenter des animaux des champs, comme le fit Nabuchodonosor. [171]

Il dut certainement entendre parler de l'arbre de vie de l'Eden, mais les plantes de ce monde-ci ressemblaient plus à des arbres de mort. Nous en concluons qu'il dut avoir quelque instructeur pour l'initier aux façons de vivre, et pour lui enseigner les chemins tortueux et étroits de ce désert. Sans aucun doute, ses afflictions extérieures et son désespoir intérieur furent les motifs pour lesquels Dieu lui révéla un certain Art, par lequel il pourrait alléger ses nécessités présentes, et étreindre la ferme espérance d'une restitution future et glorieuse.

Dieu avait décrété un deuxième Adam éternel et offrit la possibilité que, par une mystérieuse expérience, celui-ci remplace le premier. Ce dernier,

tellement désespéré et écrasé par la culpabilité de son péché, devint un patient tout à fait adéquat pour un médecin si divin et si miséricordieux. Recherchons une confirmation de ce sujet auprès des très doctes cabalistes. Dieu, disent-ils, ayant fermé les portes de son paradis, et ayant chassé Adam, la plus chérie de ses créatures, ne supporta pas ce châtement, conservant l'élan premier qu'il ressentait pour lui. Dieu, dit-on, aime ses créatures, mais non dans le sens qu'il y aurait en elles quelque chose à aimer quand elles sont privées de leur créateur, mais bien dans le désir qu'Il a de leur perfection. C'est-à-dire qu'il les désire conformes à lui, et capables de recevoir son image ou sa ressemblance, qui est une trace spirituelle de sa beauté. Mais restituer cette ressemblance à Adam n'était possible que si Dieu reconnaissait ce qui était désormais tombé de lui. Dieu avait gardé dans sa volonté secrète, une miséricorde transcendante et presque incroyable, de sorte qu'il était résolu à unir la nature de l'homme à la sienne, l'affranchissant de la mort et l'incorporant à la divinité qui est la vraie source et centre de la vie. [172]

Cette volonté, disent les cabalistes, fut révélée par Dieu, d'abord aux anges, selon les paroles de Genèse III, 22 : « *Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous, grâce à la connaissance du bien et du mal* ». Ils disent qu'il s'agit d'un entretien très secret que Dieu eut avec les anges bénis dans l'antichambre du ciel. Que la même Ecriture dise une certaine chose dans la lettre et une autre dans le mystère, ne m'étonne pas. Ce texte pourrait ne pas se référer au premier Adam, qui ne pouvait être comme Dieu, en raison de la connaissance qu'il avait du mal pour l'avoir commis, et qui le fit pêcheur et entièrement différent de Dieu. Mais Dieu, si on peut s'exprimer ainsi, ne connaît le mal que d'une façon spéculative; en effet, rien ne peut échapper à sa connaissance. Cependant, il n'est pas coupable du mal. Ainsi, comme l'observa correctement Trithème, « *ce n'est pas la connaissance du mal qui est mauvaise, mais bien sa pratique* ». Il en ressort que ces paroles se réfèrent au second Adam, Jésus-Christ, qui connut le mal sans le commettre; « *il était comme l'un de nous* », c'est-à-dire, comme un de la Trinité, connaissant le bien et le mal, mais sans être coupable du mal. Ce primitif et succinct Evangile était à peine communiqué aux anges qu'ils en devinrent les ministres, et comme dit saint Paul (Galates III, 19), « *la loi fut ordonnée dans leurs mains jusqu'à ce que le Christ la prenne dans les siennes* », et son administration à l'homme commença par cet oracle.

Ainsi, selon les cabalistes, l'ange Raziel fut envoyé pour communiquer l'intelligence à Adam, et pour lui faire connaître les mystères des deux mondes, l'éternel et le temporel. Mais Adam ne pouvait obtenir les bénédictions du monde éternel, qu'à condition d'appréhender ses trois principes au moyen d'une véritable foi. Il ne pouvait pas non plus jouir pleinement des bienfaits du monde temporel, sans comprendre [173] véritablement les trois substances visibles dont celui-ci a été fait. Car il y en a trois en haut et trois en bas; selon saint Jean, trois au ciel et trois sur la terre. L'inférieur témoigne du supérieur et en est le seul réceptacle adéquat. Nous pouvons lire les mystères de la trinité surnaturelle dans les livres créés.

Poursuivons notre idée : les cabalistes attribuent à Adam et à tous les patriarches un gardien qui, comme un précepteur et un maître, puisse les assister et les instruire dans leurs périples épuisants à travers le monde. Selon nous, cette doctrine est religieuse et nécessaire, même si certains théologiens fanatiques et insipides la jugent prodigieuse. Ce qui est certain, c'est qu'il nous est impossible de trouver les mystères par nous-mêmes; nous avons besoin de l'Esprit de Dieu ou de l'instruction de ses ministres, qu'ils soient des hommes ou des anges. Ainsi, nous voyons dans les traditions et les doctrines juives comment leur Cabale et notre Magie arrivèrent les premières dans le monde.

Interrogeons les Ecritures où l'on trouve, si nous ne nous trompons pas, quelques conséquences de ces principes.

La première moisson dont on parle est celle de Caïn, et le premier troupeau, celui d'Abel. La vie de berger, en ces temps-là, n'était pas difficile, demandant plus de soin que d'art. Mais comment labourait-on la terre avant l'invention des marteaux de Tubal ? Quoiqu'il en soit, ils travaillaient, et non sans rétribution. Caïn obtenait ses gerbes de blé et Abel ses brebis. L'un et l'autre en recevaient et en reconnaissaient les bienfaits. Chacun d'eux était investi d'une certaine prêtrise, ils s'occupaient tous les deux de l'autel, mais le premier sang était répandu par sacrifice et le deuxième par meurtre.

Nous voilà fatigués de ces syllogismes et de ces méthodes étranges qui pompent l'eau, qui lavent la vérité de sa [174] pourriture comme l'eau ! Nous ne pouvons croire que ces hommes soient lévites, sans avoir reçu une révélation. Pour cela, nous désirons savoir comment ils arrivèrent à faire des sacrifices pour la première fois et par qui ils furent initiés. Si tu

nous disais par Adam, la question ne serait que différée, et la réponse ne serait pas satisfaisante, car nous voudrions savoir alors en quelle école fut instruit Adam. En effet, il est impossible qu'il inventât lui-même ces images et ces sacrements; nous allons donc nous employer à le démontrer, et ceci par un moyen invincible qu'aucun adversaire n'osera contredire.

Il est bien certain que l'espoir et l'attente de l'homme en matière de sacrifice réside dans son sens ultime et non dans le rituel. Ce n'est pas l'image matérielle corruptible qui est l'objet de la foi, mais bien le prototype éternel et spirituel qui correspond à cette image, et qui rend vivante la figure morte. Les sacrifices de l'Ancien Testament et les éléments du Nouveau ne sont agréés par Dieu, que dans la mesure où ils ont une relation avec Jésus-Christ, le grand sacrifice par excellence, offert une fois pour toutes. Ainsi, il semble clair que les sacrifices furent instaurés pour des raisons surnaturelles, car dans la nature, on ne trouve aucune raison pour laquelle Dieu se satisfasse de la mort de ses créatures. Or, dans ce livre, on dit exactement le contraire, car la mort, tant naturelle que violente, ne provient pas du plaisir, mais du déplaisir du créateur. Le docte Alkind affirme que l'efficacité des sacrifices repose sur la sympathie qu'il y a entre les éléments et le grand monde, car chaque animal contient une partie de l'astre de feu. Dans la dissolution du composé, ce feu s'unit au feu général d'où en effet il provient, et produit un sens ou un mouvement dans le membre auquel il s'est uni. Ceci est certain, mais ce mouvement ne provoque aucune joie [175] et par conséquent aucune récompense pour le sacrifice. Nous démontrerons plus loin que la mère astrale s'afflige réellement de la mort de ses enfants. Revenant aux sacrifices d'Abel et de Caïn, nous observons que si le sacrifice d'Abel fut agréé, ce fut parce qu'il l'avait offert en tant que symbole et figure de son Sauveur. Voilà qui confirme mon argument : cette connaissance du symbole, grâce à laquelle toutes les offrandes sont agréées, ne s'obtient par aucune industrie humaine, mais uniquement par révélation.

La passion de Jésus-Christ est un rite voilé par la volonté secrète de Dieu, et celui qui la connaît fait nécessairement partie de son assemblée. C'est pour cela que dans les Ecritures on parle du Mystère Caché, sa vérité ne pouvant être transmise par n'importe qui, mais seulement par celui qui possède la volonté et le pouvoir de l'ordonner. Mais prétendre, comme l'auteur des *Praedicabiles* (4) que les hommes faisaient au

commencement des sacrifices par instinct naturel, et sans aucun respect du symbolisme, nous offre une bonne occasion de rire. Il est évident qu'Adam fut instruit sur la passion, et dans ce but, il lui fut enseigné à propos du sacrifice et de l'offrande de sang de bêtes, comme symboles et éléments préliminaires au sang du Christ. Les autels de la Loi sont des étapes vers la croix de l'Évangile.

On pourra objecter que de nombreuses nations firent des sacrifices sans connaître Dieu, ni le Fils de Dieu, prototype et perfection de toute offrande. A cette objection nous répondrons que la coutume du sacrifice fut communiquée aux païens par tradition depuis le premier homme. Celui-ci instruit ses propres enfants, ceux-ci aussi leur postérité, de sorte que ce masque de la religion subsista, tandis que sa substance et sa vraie doctrine se perdirent. Et donc selon nous, il paraît évident que le premier homme fit des sacrifices, non par nature, comme [176] l'affirme Porphyre, ennemi de notre religion, mais que certains en firent par révélation, et d'autres par coutume et tradition. Les Écritures confirment mon opinion en ce qui concerne cette révélation primitive, quand Salomon, après avoir énuméré les bénédictions que la sagesse divine avait transmises aux anciens pères, précise l'indulgence de celle-ci envers Adam : « *C'est elle qui protégea le père du monde, premier formé, après qu'il eût été créé seul; elle le libéra de sa chute* » (*Sagesse X, 1*).

Voici Adam en quelque sorte restitué, et comment pourrait-il l'être sans avoir découvert le grand rédempteur Jésus-Christ, le second Adam dans lequel il devait croire ? Car sans la foi, il n'aurait pu être libéré de sa chute, et sans le Christ révélé qui lui était prêché, il n'aurait eu la foi, car il n'aurait su ce qu'il devait croire. L'Homme avait donc reçu l'instruction; car de même qu'à notre époque nous sommes instruits par le Fils de Dieu et ses Apôtres, de même en ce temps-là, c'étaient l'Esprit de Dieu et les anges de son ministère qui instruisaient l'homme. Ils étaient son instructeur, car c'est d'eux qu'il entendit la Parole, et en réalité, c'est en entendant que vient la foi.

Nous croyons maintenant qu'il est suffisamment clair qu'Adam reçut d'en haut sa métaphysique. Notre prochaine tâche, peut-être difficile, consistera à fournir quelques arguments vraisemblables, s'ils ne sont démontrables, indiquant que cette métaphysique n'est pas venue seule, mais accompagnée de la physique. Nous savons que les Écritures ne sont pas catégoriques sur ce point, et c'est de cela que les sectes tirèrent leurs arguments contraires. Cependant nous ne désirons pas susciter leur

murmure, mais plutôt leur patience. Il est vrai que nous avons servi leur philosophie durant de nombreuses années, malgré ce que nous explique saint Paul dans *Colossiens* II, 8 ; s'ils consacrent quelques heures à ma [177] *spermalogie*, cela pourrait leur coûter un peu de rigueur, mais rien de bonté.

Il convient de différencier les arts; apparemment aucun auteur ne considère leur différence. L'Art dont nous parlons est vraiment physique dans son sujet, sa méthode et son effet. Quant aux arts professés publiquement, il n'y en a pas un qui puisse être qualifié de cette façon. Ils ne sont que tours de main et bavardages de l'esprit sans aucun fondement basé sur la nature. Ils sont, selon nous, ceux que Salomon compte parmi les vanités, quand il dit dans *L'Ecclésiaste* (VII, 29) : « Dieu a fait l'homme droit, mais il a cherché à raisonner beaucoup ». Nous trouvons un bref échantillon de ces *raisonnements* dans la *Genèse* quand Moïse sépare le grain de la paille, les oeuvres de Dieu de la fantaisie des hommes. Dans *Genèse* IV, 20, nous lisons que Yabal était le père de ceux qui habitent sous des tentes. Son frère Youbal était le père de tous ceux qui manient la lyre et la flûte, et Tubal-Caïn, l'instructeur de tous ceux qui désirent travailler le cuivre et le fer. Inutile de mentionner les dommages que purent causer ces cyclopes du cuivre et du fer. Si tu ne connais pas le destin de ces temps-là, étudie les tiens, car tu vis à un âge qui peut t'instruire. Il est intéressant d'observer que ces arts et leurs outils ne proviennent pas de la postérité de Seth, dans laquelle on trouve notre Sauveur, car celle-ci possédait une connaissance plus élevée, ainsi que nous le démontrerons. Mais ils provenaient de la semence de Caïn qui était un assassin en action et dans ce cas, un fratricide.

Pour résumer, il n'y a pas de vanité à la vanité des sciences, nous voulons dire par là que ces inventions et raisonnements, et ceux qui les professent, ne produisent rien de vrai ni de naturel si ce n'est de faux effets qui, à long terme, deviennent corrompus et violents. Mais ce n'est pas une conquête que de piétiner des ruines : Corneille-Agrippa, dans [178] *La Vanité des Sciences*, a très élégamment réduit en poussière toutes ces fanfaronnades, ce qui n'avait jamais été fait auparavant de façon aussi générale.

Il faut rechercher un art qui soit un guide parfait de la création, un art qui conduise directement à la connaissance du vrai Dieu, un art qui permette de découvrir toutes les essences invisibles et universelles

subordonnées à Dieu, un art qui ne soit en rien sujet au mal, et qui donne accès à tous les secrets et mystères de la nature. Cet Art est celui de la physique d'Adam et des Patriarches. Nous tenterons de démontrer par les Ecritures que cet Art leur a été révélé.

Cette vérité paraîtra incroyable à la plupart, car les hommes, préjugant de la Providence de Dieu, ne se laissent pas instruire des choses naturelles; ils n'acceptent que les choses surnaturelles qui ont trait à leurs âmes et à leur salut. Ainsi, en ce qui concerne les corps, ils estiment que Dieu ne doit pas pourvoir à ses besoins, ni enseigner la vraie physique ni dévoiler les lois de sa création. Bien qu'Il ait fait la nature, Il ne peut pas nous instruire sur les sciences naturelles. Aristote et son syllogisme ne pourraient pas mieux dire ! Cette opinion ne diffère en rien de celle des Epicuriens : « *Dieu plane dans l'air, je ne sais en quels chemins et en quelles régions de son ciel, mais il ne pense pas à nous, les mortels, qui sommes sous ses pieds* ». C'est, de toute évidence, une immense impiété que de faire comme Tertullien, qui parle de Dieu en disant (*Apologue contre les Gentils*, ch. 24) : « *C'est personne, un oisif et un inutile en ce monde, n'ayant rien à voir avec nos affaires puisqu'elles sont naturelles et humaines* ».

Ces hommes craignent que la miséricorde de Dieu ne diminue sa majesté, et ils l'autorisent seulement à s'occuper de notre partie immortelle et non de notre corps corruptible qui, [179] pourtant, a le plus besoin de son secours. Ce sont des thèmes médiocres que l'homme a laissés à Galien et aux apothicaires. Mais il n'en va pas ainsi, mon ami. Dieu a créé la physique et l'a tirée de la terre, mais les Galénistes l'ignorent. C'est Lui qui compatit à nos afflictions, il est le bon Samaritain qui ne passe pas outre de nos misères; au contraire, il répand de l'huile et du vin sur nos blessures. Cela, nous le savons parfaitement et nous le prouverons avec ses propres paroles.

N'a-t-il pas appris à Noé à construire une arche, à l'enduire à l'intérieur et à l'extérieur (*Genèse* VI, 13), afin de sauver la vie à une époque où Dieu avait décidé de la détruire ? A une époque où le monde n'avait aucune connaissance technique si ce n'est quelques notions d'agriculture et quelques inventions de Tubal-Caïn et de ses frères ? Mais même ces inventions provenaient de cette lumière qu'il avait semée dans l'homme : une essence toujours active, dont l'ambition consiste à réaliser des merveilles, et qui n'a jamais produit par elle-même rien qui ne soit

fantastique et monstrueux. « *N'a-t-il pas répandu son esprit sur Besaleél, fils d'Uri, et sur Oholiab, fils d'Ahisamac ?* » (Exode XXXI, 1 et sv.) Et ne leur a-t-il pas appris à inventer d'ingénieux systèmes pour travailler l'or, l'argent, le cuivre et la pierre, sculpter le bois et exercer tout autre métier ? N'a-t-il pas également informé Moïse de la composition de l'huile et du parfum, ne lui enseigna-t-il pas les symptômes de la lèpre ainsi que sa guérison, n'a-t-il pas prescrit à Ezéchias un emplâtre de figues (II Rois XX, 7), et un remède pour les yeux à Tobit ? N'est-il pas vrai que Jésus-Christ lui-même, pendant les jours de sa chair, a réalisé la majorité de ses miracles dans nos corps, bien que sa plus grande guérison fût celle de nos âmes ? Et n'en est-il pas de même aujourd'hui, et depuis le commencement ? Soignait-il le corps à cette époque, et le négligerait-il aujourd'hui, ou bien [180] étant assis à la droite de son Père dans le ciel, serait-il devenu moins bon parce que plus glorieux ? Dieu ne le veuille ! Penser cela serait impardonnable.

Considérons-le comme « *notre Souverain, car il n'est pas incapable de compatir à nos faiblesses* » (Hébreux IV, 15), mais tout au contraire, il se préoccupe de notre état présent et futur, et il est tout autant conscient de notre infirmité que soucieux de notre immortalité. Quand il était sur la terre, il rendit la vue à un aveugle avec de la poussière de cette terre (Jean IX, 6) et changea de l'eau en vin (Jean II, 9). Ce sont des éléments visibles de sa physique, ou plutôt de sa Magie. Examinons l'enseignement de sa triple philosophie. Premièrement la minérale : « *Ayez du sel en vous-mêmes* » (Marc IX, 51), « *Vous êtes le sel de la terre* » (Matthieu V, 13), et « *Le sel est bon* » (Luc XIV, 34 et Marc IX, 50). Ensuite la végétale : « *Un grain de moutarde* » (Matthieu XIII, 31 ; Marc IV, 31 et Luc XIII, 19) et « *Un lys* » (Matthieu VI, 28 et Luc XII, 27). Enfin, il y a la magie animale, mais elle est comme un hiéroglyphe scellé et nous ne savons qui peut la pénétrer. « *Il n'avait pas besoin de témoignage sur l'homme, car il savait ce qu'il y avait dans l'homme* », dit Jean (II, 25).

Les sophistes se demanderont ce que signifie ce blasphème. Voici ma réponse : d'abord, aie du sel en toi, car tu assaisonnas ton âme qui est corrompue, et préserve ton intelligence qui est pourrie par la crasse d'Aristote. En second lieu, apprends ce qu'est le sel de la terre auquel sont comparés les disciples, et cela par une méditation constante et solide. En troisième lieu, accède à l'expérience, et par une pratique

légitime et physique, tu sauras dans quel sens le sel est la meilleure chose qui soit. En quatrième lieu, examine les lys par le feu et l'eau du feu, et tu verras ses miraculeux trésors [181] invisibles. En voici la preuve : « *Salomon, dans toute sa royauté, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux* » (*Matthieu VI, 29*).

Si tu recherches une Magie plus élevée, tu devras d'abord être assaisonné, aguerri, mais ici, mon dessein n'est pas de t'y conduire. Tu ne pourras jamais accéder aux mystères animaux et végétaux sans la connaissance du premier secret minéral, c'est-à-dire, du Sel de la terre, qui est un Sel et qui n'est pas un sel, ni sans la connaissance de sa préparation. Ce discours s'éloigne peut-être un peu de ma première intention qui était d'expliquer que la philosophie tout comme la science de Dieu furent révélées à Adam. Mais la raison est un obstacle pour certains dans leurs propres cheminements, et comme nous l'avons dit précédemment, ils ne croient pas que Dieu concède les secrets de la nature. C'est pourquoi nous avons cité ces quelques exemples tirés des Ecritures. Nous laissons au lecteur toute sa liberté. Nous ne désirons qu'exposer la vérité.

Nous avons dit que Caïn et Abel furent instruits en matière de sacrifice par leur père Adam. Caïn, en tuant son frère Abel, fit passer la prêtrise de ce dernier à Seth (*Genèse IV, 26*), ainsi qu'à sa postérité, Hénoch, Lamech et Noé (*Genèse V, 21-32*), qui étaient tous prophètes. Le lecteur s'étonnera peut-être que nous attribuions une prêtrise à Abel, mais examinons le témoignage du Christ, qui considère le sang d'Abel parmi celui des prophètes et des sages persécutés (*Luc XI, 51 ; Matthieu XXIII, 35*). Conclure que ces hommes ne possédaient pas la connaissance parce que les Ecritures ne mentionnent pas qu'ils en firent usage, est un argument qui ne prouve rien. Pour démontrer la vanité de cette déduction, nous citerons l'exemple de Moïse. Nous ne connaissons aucune prophétie d'Abraham et nous ne trouvons nulle part qu'il ait prophétisé, et pourtant il était prophète. Quand Dieu réprimanda Abimelech, roi de Gérare, car il avait pris Sarah [182] pour femme, croyant que c'était la sœur d'Abraham, il lui dit (*Genèse XX, 7*) : « *Maintenant donc, rends la femme de cet homme, car c'est un prophète, il priera pour toi et tu vivras !* » Nous voyons ici que les perfections secrètes de l'âme conférées par l'Esprit-Saint ne se reflètent pas toujours dans l'apparence.

Nous n'oserions espérer l'adhésion du lecteur à cette doctrine si les textes des Ecritures restaient muets, et si nous ne trouvions en eux les traces infailibles de la Magie qui nous guident sans lanterne jusqu'aux sources de l'Art. La plus grande partie de l'histoire de Moïse est faite d'une multitude d'aventures. Mais nous y trouvons aussi quelques actes extraordinaires qui enseignent de façon peu commune. Nous avons toujours admiré la capacité d'Eliézer, le serviteur d'Abraham, de prier à côté d'un puits en Mésopotamie, et de faire agenouiller ses chameaux (*Genèse*)XIV, 11 et 12). Nous ne pensons pas qu'il s'agisse d'une tromperie, ni que l'esprit de Banks (5) soit l'esprit de la prière.

Laban accorda à Jacob comme salaire tout agneau pointillé ou brun parmi son troupeau. Jacob trouva un art pour multiplier les bêtes tachetées, ne laissant à Laban, son beau-père qu'une poignée de brebis chétives (*Genèse* XXX, 37-40) : « *Et Jacob se procura de fraîches baguettes de peuplier, d'amandier et de platane. Il y écorça des raies blanches, en mettant à nu le blanc qui est sur les baguettes. Puis il mit les baguettes qu'il avait écorcées, dans les auges, aux abreuvoirs d'eau, afin que lorsque les brebis viennent boire, elles conçoivent. Et les brebis concevaient devant les baguettes, et elles mettaient bas des rayés, des pointillés et des tachetés* ». [183]

Nous lisons un peu plus loin : « *Jacob vit en songe que les béliers qui montaient sur les brebis étaient rayés, pointillés, bigarrés* » (*Genèse* XXXI, 10).

Ceci n'altère en rien notre assertion et prouve que cette génération était miraculeuse ou surnaturelle. Personne ne sera assez fou de penser que ces apparences, c'est-à-dire les béliers du songe, étaient les mâles du troupeau qui couvrirent réellement les brebis. Par cette apparition, Dieu voulut uniquement signifier la vérité de cet Art par lequel Jacob avait agi et lui faire savoir que ses espérances se verraient réalisées. Mais voyons un autre songe.

Agé de dix-sept ans, Joseph eut un songe qu'il raconta à son père dans l'attente d'une interprétation, car il savait que son père en avait l'habileté. Voici que le soleil, la lune et onze étoiles se prosternaient devant lui. Le sage Patriarche qui n'ignorait pas les secrets des deux luminaires, attribua le mâle au soleil, et la femelle à la lune. Ensuite, il donna un troisième sens aux étoiles mineures, et enfin, il répondit à son

filis « *Qu'est-ce que ce songe que tu as eu ? Est-ce que nous viendrons, moi, ta mère, tes frères, pour nous prosterner à terre devant toi ?* »
(Genèse XXXVII, 10)

Personne ne niera que l'interprétation des songes appartient à la Magie, et qu'elle a toujours été recherchée comme faisant partie de l'enseignement secret. Ceci est vrai lorsque l'interprète reçoit la connaissance directement de Dieu, comme Daniel (*Daniel* I, 17), et donc ce n'est plus du ressort d'une science naturelle; mais, dans ce cas-ci, nous parlons d'une explication physique, basée sur certaines similitudes. Celui qui connaît l'analogie entre les éléments et le grand monde, sait ce que signifie chaque symbole et il sera un bon interprète des songes. En ce qui concerne la multiplication du [184] bétail tacheté de Jacob, il s'agit d'un effet purement magique que même nos adversaires les plus obstinés n'oseraient mettre en doute. Nous pourrions citer à présent un autre passage concernant ce Patriarche pour mettre le doigt sur les fondements de la Magie, mais nous ne le ferons pas, de peur de dévoiler trop de secrets. Nous laisserons cela à la perspicacité des chercheurs et des Maîtres de l'Art.

Pour résumer, nous dirons que l'homme par lui-même ne peut atteindre la vraie connaissance, car c'est Dieu qui, par pure miséricorde, l'instruit. Que le lecteur considère sa propre expérience. Il existe aujourd'hui de nombreux livres de Magie dans lesquels l'Art est pleinement et véritablement découvert. Il y a également de nombreux hommes qui étudient ces livres, mais après l'effort de toute une vie, il n'y en a pas un sur dix mille qui les ait compris. A présent, si toutes ces indications ne nous permettent pas d'atteindre les secrets de la nature, serait-il raisonnable de penser que nos premiers parents auraient pu y parvenir sans l'aide d'aucun de nos livres ni d'aucun homme pour les instruire ? Auraient-ils pu faire sans moyens ce qu'il nous est impossible de faire avec des moyens, certes, considérables ? Les Péripatéticiens nous diront peut-être que leur syllogisme est le moteur pour y parvenir. Qu'ils nous démontrent donc par leurs différents types de syllogisme, la première matière de la pierre des philosophes ! Ils diront qu'une telle chose n'existe pas. Nous leur répondrons et leur assurerons sur notre salut que certainement elle existe, mais ce n'est jamais par leur logique qu'ils la trouveront.

Dieu a donc donné au commencement l'instruction à Adam, qui la transmet à ses enfants, et par tradition, aux Patriarches, chaque père léguant ses secrets à son fils, comme le meilleur et le plus durable des héritages. [185]

Venons-en à Jacob, l'Israël de Dieu (*Genèse* XXXII, 28), à son pèlerinage à Padam-Aram et à son héritage symbolique, les arrhes de la terre de Canaan. Mais ce ne sont pas deux voyages qui portent à leur perfection les pérégrinations d'un Patriarche. Dieu l'appelle de la Maison de ses pères à la prison de sa postérité et lui donne un lieu de liberté dans la maison de l'esclavage. Nous le suivrons donc où le mène son destin, depuis l'Hébron d'Isaac au Goshen de Pharaon (*Genèse* XLV, 8-10), dans son retour à la grotte et à la poussière de Macpélah. Quant à ses fils et à ses descendants, qui attendaient un signe, nous n'avons trouvé aucune allusion particulière qui les concerne, sauf lorsque Moïse a parlé d'une issue générale « *Joseph mourut, puis tous ses frères, puis toute cette génération* » (*Exode* I, 6).

Nous prouverons maintenant la continuité et la lignée de cet Art. Examinons la maison de Lévi, où un enfant est retiré de son arche et de la jonchaie (*Exode* II, 1 et sv.). Ajoutons un passage sur Joseph, qui prouve que la Magie était chose courante à cette époque et n'était pas une nouveauté pour les fils de Jacob : Joseph avait fait mettre sa coupe dans le sac de Benjamin et par ce stratagème, il avait détenu ses frères; il leur demanda : « *Qu'est-ce que vous avez fait ? Ne savez-vous pas qu'un homme comme moi est capable de deviner ?* » (*Genèse* XLIV, 15) Par ces paroles, il n'exclut pas ses frères des réalisations de l'Art.

Les anciens Mages étaient certainement très savants. Ils étaient comme Joseph, selon ses propres paroles, des princes, des dirigeants, et non de misérables romanichels, ou saltimbanques comme sont les docteurs d'aujourd'hui. En ce temps-là, l'ambition des grands était d'être bon, et comme ces secrets venaient de Dieu, ils étaient enseignés par des dieux, c'est-à-dire par des rois, comme le dit l'Écriture : « *J'ai dit que [186] vous étiez des dieux* » (*Psaume* LXXXII, 6 et *Jean* X, 35). La Parole leur était communiquée. Ils avaient le pouvoir de faire des merveilles.

Selon le sens magique, le vrai Dieu est celui qui parle à Moïse, disant : « *Vois, j'ai fait de toi un dieu pour Pharaon, et Aaron ton frère sera ton prophète* » (*Exode* VII, 1). C'est à cause de la connaissance que ce faux

serpent trompe nos premiers parents : « *Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal* » (*Genèse III, 5*). Or ce n'est pas ce dragon rusé, mais bien « ce bon serpent crucifié » qui peut nous donner cette connaissance : « *Par lui tout a existé et rien de ce qui existe n'a existé sans lui* » (*Jean I, 3*). S'il a créé toutes choses, alors il peut aussi nous enseigner comment.

Moïse fut témoin, lors de son premier contact avec Dieu, de nombreuses transmutations : une dans sa propre chair, une autre dans la verge qu'il tenait à la main, et une troisième qui lui fut promise et qui se réalisa plus tard sur l'eau. Il est écrit que Moïse était très instruit sur le savoir des Egyptiens. Mais de quel savoir s'agissait-il ? L'Écriture affirme que les Egyptiens réalisaient leurs merveilles par sorcellerie (*Exode VII, 11*). Leur savoir était très ancien, puisqu'on parle déjà de Mages quatre cent trente ans avant Jamnes et Jambres, en Egypte. Ceci est confirmé par le songe de Pharaon, que dut interpréter Joseph, car les propres sorciers et magiciens de Pharaon en étaient incapables (*Genèse XLI, 8 et sv.*).

D'après de nombreux témoignages, certaines disciplines de cet Art, bien qu'extrêmement corrompues, avaient été répandues par tradition parmi toutes les nations, depuis le premier homme. Avant l'époque des Israélites, sur la terre de Canaan, il y avait l'université de Debir que Othniel, fils de Kénaz, avait conquise (*Josué XV, 15-17*). Cette université [187] possédait une célèbre bibliothèque que les Juifs appelaient *Kiriath-Sepharim*.

Parlons du caractère universel de la religion : les peuples ont toujours eu une notion de divinité, même si celle-ci pouvait être confuse et accompagnée de cérémonies et de superstitions lamentables. En outre, les religions de toutes les nations ont toujours prétendu posséder des pouvoirs extraordinaires pour la réalisation de miracles et la guérison de toutes sortes de maladies et cela par des moyens secrets, inconnus de l'homme vulgaire. Mais en réalité, si nous examinons toutes ces religions, vraies ou fausses, nous n'en trouverons aucune, bien qu'elles le prétendent, qui soit cachée. Il est évident que les déviations en matière de foi proviennent de la dégénérescence des principes originaux d'une religion, de la même façon que les hérétiques ne sont rien d'autre que de faux interprètes. Malgré cela, dans ces écarts, il subsiste toujours quelques marques et imitations de la première vérité. Tous sont du même avis quant à l'action, mais non quant à l'objet. Pour ne citer qu'un

exemple, Israël, tout comme les païens, faisait des sacrifices, mais l'un les offrait à Dieu, et les autres à leur idole. Même s'il y avait des divergences entre eux, les païens conservaient aussi quelque chose du savoir secret et de la philosophie des patriarches. Nous le constatons dans leur fausse Magie, qui était principalement faite d'observations astrologiques, d'images, de sorcelleries et d'étranges caractères.

Ne nous attardons pas sur les dévoiements et les mésaventures de l'Art. Recherchons-en le poids, car si l'existence des choses peut être prouvée par ses écueils, elle peut l'être aussi par ses succès. [188]

Dans les pérégrinations des Patriarches, la connaissance était transmise par tradition, de père en fils, car il n'en pouvait être autrement : Israël était une famille. Mais lorsque Dieu leur attribua leurs possessions et que cette famille s'étendit à toute une nation, les secrets se maintinrent auprès des aînés des tribus, comme précédemment auprès du père de famille. Ces aînés furent certainement ceux de la Septante Mosaique qui formèrent le Sanhédrin. Parmi le reste, Dieu choisit les serviteurs et les dispensateurs des mystères. Personne ne mettra en doute que Moïse connaissait les opérations abstruses et les principes de la nature, ni que le Sanhédrin possédait la même instruction et la même connaissance que lui. L'Écriture dit « *Dieu reprit de l'Esprit qui était sur Moïse et en mit sur les septante hommes, les Anciens* » (*Nombres XI, 25*).

Dans la crainte de n'avoir été suffisamment convaincant, nous nous attacherons à prouver au travers des Écritures que Moïse était un vrai Mage.

Écrire sur la nature et sa création sans en avoir la connaissance paraît absurde et impossible. Cependant, Moïse a écrit. Examinons si ce qu'il a écrit est vérité ou mensonge. Si c'est vérité, comment oserions-nous nier sa connaissance ? Si c'est mensonge, Dieu ne le veuille, pourquoi le croire ? Certains diront qu'il n'a écrit qu'en termes généraux. Aristote n'a pas fait autrement. Mais peut-on penser que sa connaissance se limite à ses écrits ? Nous nous attacherons à prouver le contraire. Au commencement, il découvrit de nombreux mystères et plus particulièrement les secrets liés à cet Art. Il découvrit le minéral de l'homme, c'est-à-dire cette substance à partir de laquelle l'homme et toutes les créatures ont été faits. C'est la première matière des philosophes. Moïse l'appelait parfois Eau et parfois Terre. L'Écriture dit : « *Et Dieu dit : Que les eaux foisonnent d'une foison d'animaux vivants*

et [189] que les volatiles volent au-dessus de la terre, à la surface du firmament des cieux» (Genèse I, 20). Plus loin nous lisons « Alors le Seigneur Dieu forma du sol tout animal des champs et tout oiseau de l'air » (Genèse II, 19).

Dans ce dernier passage, il est dit que Dieu créa tous les oiseaux de l'air à partir de la Terre, mais dans le passage précédent, il est écrit qu'il les créa de l'eau.

Aristote et son *Organon* seraient certainement incapables de concilier ces deux passages, mais avec un peu d'habileté en Magie, nous les réconcilierons sans besoin d'aucun philtre.

Cette substance est donc Terre et Eau, mais ni l'une ni l'autre dans leurs aspects vulgaires; c'est une Eau épaisse et une Terre subtile. En termes clairs, c'est une masse visqueuse, spermatique, et limoneuse, imprégnée de tous les pouvoirs célestes et terrestres. Les Philosophes l'appellent une Eau qui n'est pas une Eau, une Terre qui n'est pas une Terre. Pourquoi donc Moïse ne pourrait en parler comme eux, et eux comme Moïse ? Ceci est la vraie *Terre de Damas, Apher min Adamah* (Genèse II, 7), à partir de laquelle Dieu a créé l'homme. Et vous qui voulez être chimistes, ne soyez pas plus savants que Dieu; et employez dans votre Art cette matière que Dieu utilisa dans la nature. Car Dieu est le meilleur artisan et connaît la matière la plus adéquate pour son oeuvre, et celui qui voudra imiter ses effets, devra d'abord connaître cette matière. Ne parlez pas de pierre de silex ni d'antimoine, comme les mauvais poètes. Recherchez plutôt cette Terre, cette Eau.

Moïse en dit plus à ce propos, mais citer ici d'autres passages magiques serait bien trop révélateur, et donc nous nous en abstenons. Parlons à présent de la pratique, qui est la seule chose qui ne peut être ébranlée par aucun argument ni par aucune sophistication logique. Rien ne peut contredire [190] l'expérience. « Puis Moïse prit le veau qu'ils avaient fait et le brûla au feu, il le pila jusqu'à ce qu'il devînt de la poudre qu'il répandit à la surface de l'eau, et il en fit boire aux fils d'Israël » (Exode XXXII, 20).

Voici une épice bien étrange, et un Art tout aussi curieux. Ce veau était en or pur et les Israélites avaient contribué à sa confection avec leurs bijoux. Mais comment put-il réduire un corps si solide et si lourd en

poudre, et le répandre à la surface des eaux pour en donner à boire aux Israélites ? Il s'agit en réalité de l'or potable, et Moïse n'aurait jamais pu y parvenir s'il n'avait oeuvré avec notre bélier. Mais restons-en là. Si certains veulent penser qu'il utilisa le feu vulgaire, qu'ils fassent de même, et lorsqu'ils auront réussi, qu'ils vendent leur poudre aux apothicaires.

Expliquer davantage la loi cérémonielle mosaïque, ses vénérables images et ses significations, serait se perdre dans un dédale de mystères tant divins que naturels. En réalité toutes ces images ne sont qu'un vaste écran ou une espèce d'ombre majestueux tendu entre deux mondes, le visible et l'invisible. Ceci dépasse le cadre de notre étude.

Nous souhaitons informer le lecteur que la Loi contient une écorce et un noyau : c'est-à-dire que la lettre parle, mais c'est l'esprit qui interprète (II *Corinthiens* III, 6). Grégoire de Nazianze (*De Statu Episcopi*) dit que la Loi est double : l'une est littérale, l'autre est spirituelle. Il affirme aussi qu'elle a une partie cachée et une partie manifestée. La partie manifestée est celle qui a été donnée à tous ceux dont l'esprit est fixé ici-bas, mais la partie cachée est réservée à quelques-uns, dont les esprits aspirent aux choses divines d'en haut. Lorsque la Loi est donnée, le peuple bénéficie de ses deux parties, la spirituelle et la littérale. Le dispensateur de la Loi a institué le Sanhédrin, [191] cette assemblée de septante sages sur lesquels Il a répandu son Esprit afin de leur permettre de discerner, comme Esdras, les profonds mystères de la nuit, les parties cachées de sa Loi.

La Cabale trouve son origine auprès de ces Anciens qui se transmettaient la connaissance de bouche à oreille, et c'est la raison pour laquelle cette Science fut nommée cabale, c'est-à-dire *réception*. Cette transmission se poursuivit tant qu'Israël était uni. Mais lorsque son unité commença à se décomposer et que la dégradation de cette Maison devint irréversible, apparut l'incomparable prophète Esdras, bien qu'il s'agisse d'un auteur apocryphe. Celui-ci entreprit d'écrire sur des tables de bois la Loi que Dieu jadis avait écrite sur les tables de pierre. Mais en même temps, ce qu'il y a de plus secret et de plus mystérieux dans la Loi, fut inscrit dans septante livres secrets, d'après le nombre d'Anciens sages. C'est dans leurs cœurs qu'auparavant elle avait été écrite.

Ce fut la première fois que l'Esprit épousa la Lettre, car auparavant les sacrements n'avaient jamais été confiés à des volumes corruptibles, mais

seulement aux tables éternelles de l'âme. Mais il se pourrait qu'une génération aveugle, ne croyant qu'en ce qu'elle voit, nie qu'Esdras ait écrit de tels livres. On répondra à ces hiboux, et en honneur à Pic de la Mirandole, que celui-ci affirme avoir trouvé par hasard les Livres secrets d'Esdras et les avoir acquis à grand prix. Et cela n'était pas tout, car l'évêque de Rome en commanda la traduction; malheureusement, après sa mort, les traducteurs s'endormirent.

On pourrait certainement nous faire des remontrances ici quant à la Cabale. C'est un Art qu'on ne peut ni approuver ni condamner sans l'avoir expérimenté, à l'instar de nos adversaires qui condamnent la Magie. Ayant consacré de [192] nombreuses années à sa recherche et à sa contemplation, comment proposer aux autres une vérité que nous considérons fautive pour nous-même ? Ce n'est pas la vraie Cabale que nous condamnons, mais les inventions de ces rabbins errants aux esprits dispersés. Nous comprenons l'écrivain satyrique de la treizième tribu, lorsqu'il fait de si larges promesses : « *Tout ce que tu désires, les Juifs te le vendront en songes* ».

Certainement, ces Juifs ont produit un certain renouveau, une fautive cabale basée sur un ensemble illimité de permutations alphabétiques terminant toujours par la lettre avec laquelle ils avaient commencé. Quant à nous, c'est aux plus anciennes traditions physiques de la Cabale que nous adhérons, et nous les considérons comme autant de vérités sacrées. Celles-ci étaient inconnues de la plupart des rabbins que nous connaissons, même de Ramban, Rabbi Moïse l'Égyptien, que les Juifs ont tant magnifié par leur célèbre hyperbole : « *De Moïse à Moïse, il n'y a eu personne comme Moïse* ».

La Cabale que nous reconnaissons se compose de deux parties, le nom et la chose. La première partie est purement symbolique par rapport à la seconde, et est ce que l'ombre est à la substance. Voici quelques exemples. La Cabale littérale, qui n'est rien d'autre qu'un voile jeté sur les secrets de la Physique, possède trois principes, appelés vulgairement les Trois Mères. Les Juifs appellent son aspect masculin *Emes*, son aspect féminin *Asam*, composés des lettres *aleph*, *mem*, *shin*. Voyons comment la cabale physique explique la cabale littérale ([6ref06](#)). Le grand Abraham, ou d'après d'autres, Rabbi Akiba, a dit : « *Les Trois Mères Emes, aleph, mem, shin, sont l'Air, l'Eau et le Feu; une Eau stagnante, un Feu sifflant et l'Air, l'Esprit moyen* ». [193]

Le même Rabbi ajoute que « *dans ce monde, les Trois Mères Emes, sont l'Air, l'Eau et le Feu. Les cieux ont été créés à partir du Feu la Terre à partir de l'Eau et l'Air est sorti d'un Esprit moyen* ».

Quand les cabalistes parlent de la génération des Trois Mères, ils présentent dix principes secrets, et depuis le Sanhédrin, il n'y a pas dix hommes qui les aient compris. On trouve des contresens chez de nombreux auteurs qui essayent de traiter ces principes. Le premier principe est un Esprit qui se trouve dans sa retraite primitive, comme l'eau dans ses canaux souterrains avant de jaillir. Le deuxième principe est la Voix de ce premier Esprit qui comme une source, sort de la terre, et apparaît à la vue. Ils l'appellent Esprit de l'Esprit. Le troisième principe est un Esprit provenant tant du premier esprit que de sa Voix. Le quatrième principe est une certaine eau provenant du troisième Esprit, et de cette Eau sortirent l'Air et le Feu. Mais Dieu a interdit de parler davantage publiquement, il suffit que nous connaissions l'origine de la création et que nous sachions à qui l'attribuer.

Quand les cabalistes ont voulu nous signifier ce que Dieu avait fait avec les Trois Mères, il utilisa cette phrase : « *Il pesa le aleph avec le Tout, et le Tout avec le aleph, et il fit de même avec les autres Mères* ». Ceci est très simple, si l'on considère les différentes combinaisons des éléments et leur proportion secrète. Mais nous ne nous étendrons pas davantage sur l'aspect physique de la Cabale; attachons-nous à son aspect métaphysique.

Il est surprenant d'observer l'unité d'esprit et de doctrine existant entre tous les fils de la sagesse. Cela prouve infailliblement qu'il y a un maître d'école universel présent en toute chair et dont les principes sont toujours constants, à [194] savoir l'Esprit de Dieu. Les cabalistes sont d'accord avec les mages pour affirmer que l'homme, dans les mystères spirituels, est agent et patient. Voilà qui est clair : l'échelle de Jacob (*Genèse XXVIII, 12 et sv.*) est le plus grand mystère de la Cabale (Z). Nous trouvons ici deux extrêmes, Jacob étant l'un au pied de l'échelle, Dieu étant l'autre à son sommet, répandant un certain influx secret de l'esprit sur Jacob qui symbolise ici l'homme en général. Les échelons de l'échelle représentent les natures moyennes, par lesquels Jacob s'est uni à Dieu, la nature inférieure unie à la nature supérieure. Quant aux anges dont il est dit qu'ils montent et descendent l'échelle, leur mouvement indique qu'ils n'étaient pas d'une hiérarchie supérieure, mais bien d'une

certaine autre essence secrète, puisque d'abord ils montaient et ensuite ils descendaient. S'ils avaient été d'en haut, ils seraient d'abord descendu, ce qui est le contraire du texte. C'est à ceci, lecteur, que tu dois attacher ton étude.

Pour en revenir à Jacob, il est écrit qu'il s'était endormi. Il s'agit en fait d'un discours mystique, qui signifie la mort, cette mort que les cabalistes appellent *mors osculi*, ou *mort du baiser* (8), dont nous ne prononcerons pas une syllabe.

En résumé, *l'Arcano Theologiae* est d'accord avec nous pour dire qu'il n'y a aucune parole efficace en Magie, à moins qu'elle ne soit d'abord vivifiée par la Parole de Dieu. C'est ce qui est indiqué dans le *Shemhamephorash* des Hébreux, car ceux-ci ne croient pas que le nom des anges soit effectif s'il n'est pas uni à l'un des noms de Dieu, *Iah* ou *El*. Ils disent alors qu'en vertu et pouvoir de ces noms réunis, les anges peuvent agir. Nous en avons un exemple dans tous les noms composés, comme *Vehu-Iah*, *Elem-Iah*, *Jeli-El*, *Sita-El*. [195]

Or, cette pratique dans la lettre n'est qu'une subtile ébauche de la conjonction de la Parole substantielle ou Esprit, avec l'Eau. Que le lecteur s'efforce de comprendre ce que nous disons des Eléments et sur la vérité.

Pour conclure, nous souhaitons préciser que la fausse cabale grammaticale n'est faite que de rotations de l'alphabet et de métathèses des lettres du texte, en raison de quoi l'écriture a enduré de nombreux tourments et écorchures. Quant à la vraie Cabale, elle fait usage de la lettre uniquement comme artifice, comme moyen d'obscurcir et de cacher ses secrets physiques, à l'instar des Egyptiens par leurs hiéroglyphes. Dans ce sens, les premiers docteurs qui ont professé cet Art, possédaient une cabale littérale, comme en témoigne cette merveilleuse et très ancienne inscription du rocher du mont Horeb. Cet écrit contient une prophétie de la Vierge Mère, et de son fils Jésus-Christ, gravée en hiéroglyphes, formée par une combinaison de lettres hébraïques, mais ce n'est que par Moïse ou Elie que Dieu la connaît. Ceci est encore visible aujourd'hui. Nous le savons par Thomas Obecinus, franciscain très érudit, et Pierre de Valle (9), un gentilhomme, qui voyagèrent tous deux en ces lieux.

L'enseignement des juifs, c'est-à-dire la Cabale, était chymique, et menait à de vraies réalisations physiques. Ceci est magnifiquement illustré par

le Livre d'Abraham le Juif dans lequel les secrets de cet Art sont exposés de façon claire et compréhensible par certains termes et figures, en bénéfice de ses malheureux compatriotes dispersés dans le monde par la colère de Dieu. Nicolas Flamel, d'origine française, dit avoir trouvé ce livre par hasard et prétend avoir découvert, grâce à celui-ci, la miraculeuse médecine que les hommes appellent Pierre des Philosophes. Nous laisserons ce gentilhomme nous [196] le décrire lui-même (10) : « *Il me tomba entre les mains, pour la somme de deux forins, un Livre doré, fort vieux et beaucoup large. Il n'était point de papier ou parchemin, comme sont les autres, mais il était fait de déliées écorces, comme il me semblait, de tendres arbrisseaux. Sa couverture était de cuivre bien délié, toute gravée de lettres ou figures étranges; et quant à moi, je crois qu'elles pouvaient bien être des caractères grecs ou d'autre semblable langue ancienne. Tant y a que je ne les savais pas lire, et que je sais bien qu'elles n'étaient point notes ni lettres latines ou gauloises; car j'y entends un peu. Quant au dedans, les feuilles d'écorces étaient gravées, et d'une grande industrie, écrites avec un burin de fer, en belles et très nettes latines colorées. Il contenait trois fois sept feuillets; car ils étaient ainsi cotés au haut du feuillet, le septième desquels était toujours sans écriture. Au lieu de laquelle il y avait peint au premier septième une verge, et des serpents s'engloutissant. Au second septième, une croix, où un serpent était crucifié. Au dernier septième, étaient peints des déserts, au milieu desquels coulaient plusieurs belles fontaines, dont sortaient plusieurs serpents qui couraient par-ci et par-là. Au premier des feuillets y avait écrit en lettres grosses capitales dorées : « ABRAHAM JUIF, PRINCE, PRETRE, LE VITE, ASTROLOGUE, ET PHILOSOPHE, A LA NATION DES JUIFS PAR L'IRE DE DIEU DISPERSEE AUX GAULES. SALUT. D.L »* Après cela, il était rempli de grandes exécutions et malédictions, (avec ce mot, MARANATHA (11) qui y était souvent répété), contre toute personne qui jetterait les yeux dessus, s'il n'était sacrificateur ou scribe. Celui qui m'avait vendu ce livre ne savait pas ce qu'il valait, aussi peu que moi quand je l'achetai. Je crois qu'il avait été dérobé aux misérables juifs ou trouvé quelque part dans l'ancien lieu de leur demeure. [197]

Dans ce livre, au second feuillet, il consolait sa nation, la conseillant de fuir les vices et surtout l'idolâtrie, attendant le Messie à venir avec douce patience, lequel vaincrait tous les rois de la terre et régnerait avec son peuple en gloire éternellement. Sans doute, il avait été un homme fort savant.

Au troisième feuillet et en tous les autres suivants écrits, pour aider sa captive nation à payer les tributs aux empereurs romains, et pour faire autre chose, que je ne dirai pas, il leur enseignait la transmutation métallique en paroles communes, peignait les vaisseaux aux côtés, et avertissait des couleurs et de tout le reste, hormis du premier agent, dont il ne parlait point : mais bien, comme il disait, il le peignait, et figurait par très grand artifice au quatrième et cinquième feuillets entiers. Car encore qu'il fut bien intelligiblement figuré et peint; toutefois aucun ne l'eût su comprendre sans être fort avancé en leur cabale traditive, et sans avoir bien étudié les Livres des Philosophes. Donc, le quatrième et cinquième feuillet étaient sans écritures, tout remplis de belles figures enluminées, ou peintes avec grand artifice.

Premièrement, au quatrième feuillet, il peignait un jeune homme avec des ailes aux talons, ayant une verge caducée en main, entortillée de deux serpents, de laquelle il frappait un casque qui lui couvrait la tête. Il semblait, à mon avis, le dieu Mercure des païens. Contre lui venait courant et volant, à ailes ouvertes, un grand vieillard, qui avait sur sa tête une horloge attachée, et en ses mains une faux comme la mort, de laquelle, terrible et furieux, il voulait trancher les pieds à Mercure.

A l'autre côté du quatrième feuillet, il peignait une belle fleur au sommet d'une montagne très haute, que l'Aquilon ébranlait fort rudement. Elle avait la tige bleue, les fleurs blanches et rouges, les feuilles reluisantes comme l'or fin, à [198] l'entour de laquelle les dragons et griffons aquiloniens faisaient leur nid et leur demeure.

Au cinquième feuillet, il y avait un beau rosier fleuri au milieu d'un beau jardin, appuyé contre un chêne creux; aux pieds desquels bouillonnait une fontaine d'eau très blanche qui s'allait précipiter dans

des abîmes, passant néanmoins premièrement entre les mains d'infinis peuples qui fouillaient en terre, la cherchant; mais parce qu'ils étaient aveugles, nul ne la connaissait, hormis quelqu'un qui en considérait le poids.

A l'autre page du cinquième feuillet, il y avait un roi avec un grand coutelas, qui faisait tuer en sa présence par des soldats, grande multitude de petits enfants, les mères desquels pleuraient aux pieds des impitoyables gendarmes, et ce sang était puis après ramassé par d'autres soldats, et mis dans un grand vaisseau, dans lequel le soleil et la lune du ciel se venaient baigner...

Voilà ce qu'il y avait en ces cinq premiers feuillets.

Je ne représenterai point ce qui était écrit en beau et très intelligible latin en tous les autres feuillets écrits, car Dieu me punirait, d'autant que je commettrais plus de méchanceté que celui, comme on dit, qui désirait que tous les hommes du monde n'eussent qu'une tête et qu'il la pût couper d'un seul coup. »

Nous pourrions à présent passer de Moïse au Christ, de l'Ancien au Nouveau Testament, non pour l'interpréter mais pour chercher le sens de ces hommes éclairés. Nous souhaiterions comprendre les paroles de notre Sauveur lorsqu'il dit : « *Malheur à vous, docteurs de la loi, parce que vous avez enlevé la clef de la connaissance* » (Luc XI, 52). Cela [199] ne signifie pas que la Loi fut enlevée, car on la lisait tous les samedis dans les synagogues. Par contre, il est certain que de sa naissance à sa passion, la doctrine de Jésus-Christ était en accord avec les lois de la nature, et de ce fait, elle les a confirmées et établies. Quand nous parlons de lois de la nature, nous ne nous référons pas à ses appétits excessifs et incontrôlés ni aux penchants auxquels elle a été soumise depuis sa corruption, que même Galien considérait comme des maladies, raison pour laquelle il étudia la nature et sa guérison.

Nous savons par expérience que tous les excès affaiblissent et détruisent notre nature, mais si nous vivons avec modération et suivant la Loi, le cours de notre vie s'harmonisera avec la Nature. C'est pour cela que l'alimentation est une règle de base en médecine, bien meilleure certainement que la pharmacopée, car ces mauvaises recettes ne font

qu'opprimer l'estomac, et ne constituent pas un combustible adéquat pour le feu céleste. Certainement, les appétits excessifs de la bête proviennent de la Chute, puisque la vraie Nature n'est ni excessive ni insatiable : au contraire, c'est une essence belle et exquise. Les accès et douleurs subites auxquels notre nature est sujette chaque fois qu'on la surcharge, en sont la preuve. Elle n'est pas faite pour tant d'excès, cela se sait par expérience.

Dans le cas des péchés spirituels, le corps n'est pas immédiatement perturbé, mais la conscience est épouvantée, et ensuite le corps en subit les conséquences, lorsque son âme est malade. Nous voyons donc que le péché et la corruption ne nous conviennent pas, car ils nous perturbent réellement. Comment nos ennemis pourraient-ils être des amis, ou comment ces choses qui détruisent la Nature pourraient-elles lui être agréables ? Comment donc devons-nous juger l'Évangile ? Et dirons-nous que la préservation de l'homme est [200] contraire à l'homme, et que la doctrine de la vie n'est pas en accord avec la vie même ? Dieu ne le veuille !

Les Lois de la résurrection sont fondées sur celles de la création, et celles de la régénération sur celles de la génération, car Dieu travaille toujours sur une seule et même matière par un seul et même esprit. Et s'il en est ainsi, il y a une harmonie entre la Nature et l'Évangile, ce qui se vérifie par le monument chinois de Kim Cim, prêtre de Judée. En l'an de Rédemption 1625, on découvrit dans le village chinois de Sanxuen une pierre carrée de dix palmes de long et de cinq palmes d'épaisseur. Dans la partie supérieure de cette pierre, il y avait une croix, et en dessous, une inscription en caractères chinois, qui était le titre du monument. En voici sa traduction latine :

Lapis in laudem & memoriam aeternam

Legis lucis & veritatis portate

de Judea & in China

promulgate,

Erectus.

C'est-à-dire : « (Ô) Pierre (toi qui es) venue de Judée, et publiée en Chine, tu as été érigée en éternelle louange et souvenir de la Loi de Lumière et de Vérité ».

Ensuite, dans le corps du monument, un récit expliquait comment l'Évangile de Jésus-Christ fut apporté de Judée par un certain Olo Puen, et comment par l'aide de Dieu, il fut implanté en Chine. Ceci eut lieu en l'an 636 de notre Seigneur. Kim Cim, l'auteur de cette histoire, parle au début, de la création, de façon très mystérieuse : il mentionne 365 sectes, [201] qui se succédèrent, luttant toutes pour obtenir le plus grand nombre de prosélytes; il cite certaines de leurs opinions vaines, très révélatrices pour connaître les rudiments et les extravagances des philosophes païens. Enfin, il décrit les docteurs de la Chrétienté, leurs coutumes de vie et l'excellence de leur Loi : « *Il est difficile de trouver un nom adéquat pour leur Loi, puisque son but est d'illuminer et de remplir tout de sa connaissance ; il était donc nécessaire de l'appeler Kim kï ao, c'est-à-dire la grande Loi de la Lumière* ».

En résumé, Olo Puen fut admis à la cour par Tai Cum Veu Huamti, le roi de Chine. C'est alors que sa doctrine fut examinée en profondeur, scrutée par le roi lui-même qui, la considérant comme véritable et fondée, décida de la proclamer dans tous ses territoires. A la lumière des paroles de cette proclamation, il est aisé de comprendre les fondements de cette doctrine, comment elle était considérée par le roi et comment elle était enseignée. Olo Puen y est défini comme « un homme de grande vertu ou de grand pouvoir », qui semble ne pas s'être limité à parler et à prêcher; il pouvait témoigner de sa doctrine comme les apôtres, non seulement en parole mais aussi en acte. Voici le contenu de la proclamation : « *En considérant les fondements, nous avons examiné l'intention de celui qui nous enseigne, et nous pensons que sa doctrine est excellente, sans tumulte extérieur et fondée sur la création du monde* ». Et encore : « *Sa doctrine est faite de peu de mots, elle est sobre, et sa vérité n'est pas fondée sur des probabilités superficielles* ».

Ainsi, nous constatons que l'incarnation et la naissance de Jésus-Christ - considérées comme des fables par le philosophe vulgaire, et comme des vérités dans les livres de la Nature - ont été prouvées et démontrées par les docteurs et les premiers apôtres, à partir de la création du monde. Cependant, de nos jours, à la place de ces docteurs, nous trouvons deux

[202] génies épidémiques, l'un scolastique, et l'autre saint, l'un se gonflant d'un orgueil syllogistique, et l'autre exhibant un simulacre de révélation. Le premier est incapable d'expliquer pourquoi l'herbe est verte. Le second ne connaît pas l'ABC, et en toute dévotion, il se réclame de cet esprit infini qui connaît tout en tout. Mais des deux, le second est pire. Le démon a certainement dû s'atteler à la tâche pour nous plonger dans une telle obscurité, car si toutes les Vérités écrites avaient subsisté, cet enseignement faux et cette hypocrisie n'auraient jamais pu prévaloir. Kim Cim a mentionné vingt-sept livres que Jésus-Christ laissa sur terre pour la conversion du monde. Il est probable que nous n'en ayons aucun, car bien que les Livres du Nouveau Testament soient nombreux et que quelques-uns aient été écrits longtemps après le Christ, ceux-ci ne peuvent être considérés comme les écrits que Kim Cim attribue à notre Sauveur, même au moment de son ascension. Que dire de ces nombreux livres cités dans l'Ancien Testament, et qui ne se trouvent nulle part ? On y trouverait certainement de nombreux défenseurs invincibles de la Magie. Hélas, l'encre et le papier sont périssables, car la main de l'homme n'a jamais rien fait d'éternel; seule la vérité est incorruptible, et quand la lettre fait défaut, elle change et vit en esprit.

Nous avons tracé, non sans peine, le parcours de cette science, de la chute de l'homme à sa rédemption. Un pèlerinage long et solitaire dont les chemins sont peu fréquentés en raison des épines et dédales de son antiquité, et par endroits, recouverts du pavot de l'oubli. Nous ne nierons pas que dans l'ombre et le lierre de ce désert, il y ait quelque oiseau nocturne, hibou et chauve-souris d'un plumage autre que celui de notre phénix. Nous faisons allusion à certains mages qui, par une affection obscure et indirecte pour le mot Magie, ont inventé des traditions plus prodigieuses que leur [203] propre pratique. Ceux-là, nous les avons intentionnellement évités, de peur qu'ils ne rendent amer notre parcours : nous conduisons le lecteur à travers ces forêts et ces solitudes jusqu'aux eaux de Mara (*Exode XV, 22*).

Venons-en à présent à l'Egypte que nous avons mentionnée au début en parlant des Israélites. Si les livres font défaut, ici les pierres parleront. Dans ce pays, la Magie fut tellement intronisée qu'il semblait qu'elle allait également y être enterrée. Tant de monuments enfouis dans cette terre, et depuis lors, redécouverts ! Ceux-ci témoignent qu'un jour la Magie fut apparente. Nous commencerons par la Théologie égyptienne, afin de voir l'avancement de ce peuple, n'ayant pour guide que la

Lumière de la Nature. Trismégiste est tellement orthodoxe et clair quant aux Mystères de la Trinité que l'Écriture n'en dit pas plus que lui. En tant qu'auteur particulier, probablement un des plus savants de son ordre, nous nous passerons de son autorité. La doctrine universelle sur laquelle tous s'accordent, est la suivante : Emepht (12), par qui ils expriment leur Dieu suprême, et qu'ils considèrent comme Unique, représente une Intelligence ou un Esprit qui convertit toute chose en lui-même et lui-même en toute chose. C'est une science, et une philosophie, très saine, à condition de la comprendre correctement. Emepht, disent-ils, produit un oeuf de sa bouche. Kircher commente cette tradition de façon incomplète et erronée. Dans la production de cet oeuf, se manifeste une autre divinité qu'ils appellent Ptha, et c'est à partir de quelques autres natures et substances renfermées dans cet oeuf que ce Ptha a créé toute chose. Pour parler plus clairement, nous décrivons les hiéroglyphes, dans lesquels ils ont révélé de façon merveilleuse bien qu'obscur, la plupart de leurs mystères. En premier lieu, ils dessinent un cercle qui renferme un serpent. Sa tête ressemble à celle d'un faucon et la [204] queue est nouée formant un petit nœud, et un petit peu en dessous de la tête, il y a des ailes déployées. Le cercle est dirigé vers Emepht, ou Dieu le Père, qui est infini, sans commencement ni fin. En outre, il comprend ou contient en lui, la seconde divinité Ptha, et l'Oeuf ou Chaos, à partir duquel tout a été créé.

Le faucon, en symbolisme égyptien, représente la Lumière et l'Esprit. Sa tête unie ici au serpent, représente Ptha ou la seconde personne, qui est la Première Lumière, comme nous l'avons expliqué dans notre *Anthroposophie* (13). On dit qu'il crée toute chose à partir de l'œuf. En effet, en lui, comme en un vase, se trouvent certains symboles et images, c'est-à-dire les différents concepts de la divinité paternelle, selon lesquels, en coopération avec l'Esprit, à savoir l'Esprit-Saint, sont formées les créatures. La partie inférieure de cette figure représente la matière ou le Chaos, qu'ils appellent l'Œuf de *Emepht*. Pour une meilleure compréhension, nous enseignerons quelque chose d'inhabituel. Le corps du serpent nous indique que c'est une substance ardente, puisque le serpent est rempli de chaleur et de feu. C'est pour cela que les Egyptiens l'ont considéré comme divin, ce qui est clairement indiqué par son mouvement rapide, si semblable à celui du pouls, sans pieds et sans nageoires, car son esprit chaud et impétueux le fait mouvoir comme un pétard serpenteau. Encore une autre analogie : en raison de sa forte nature ardente, le serpent renouvelle sa jeunesse, et se

défait de son ancienne peau. En vérité, la Matière est un serpent se renouvelant des milliers de fois, n'habitant jamais la même forme. Les ailes nous indiquent que ce sujet, ou chaos, est volatil, et dans son aspect extérieur, il est aérien et aqueux. Mais si tu veux connaître la plus secrète ressemblance de ce hiéroglyphe, sache que le chaos est une certaine substance qui [205] rampe, se mouvant comme un serpent sans pieds, et Moïse ne l'appelle pas *Eau*, mais *Serpitura Aquae, Sinuosité de l'Eau ou Eau Sinueuse* (14). Enfin, le nœud de la queue indique que cette matière est d'une composition très solide et que les éléments sont bien unis en elle, ce que les philosophes savent pour vérité, car ils l'ont expérimenté.

Quant à l'affinité de l'inférieur et du supérieur, et leur intime amour actif, il consiste en un certain mélange secret du ciel avec la matière. Dans le feu vital de toutes les choses d'ici-bas, le Soleil est roi. Dans l'eau secrète, la Lune est reine. Dans l'air pur, les cinq planètes mineures gouvernent, et dans la terre centrale hypostatique, les étoiles sont fixes. Selon leur doctrine, cet inférieur est la province ou le trône du supérieur, où il siège en régent suprême. En clair, le Ciel fut à son origine tiré de l'inférieur, mais pas entièrement, car une certaine portion des natures célestes resta en bas, et celles-ci sont exactement les mêmes en substance et en essence que les étoiles et les cieux. Le ciel d'ici-bas n'est différent de celui d'en haut que par sa captivité, et celui d'en haut n'est différent de celui d'en bas que par sa liberté. Tandis que l'un est enfermé dans la matière, l'autre est libéré de la grossièreté et des impuretés, mais les deux sont d'une unique et même nature, de sorte qu'ils s'unissent facilement. Voilà pourquoi le supérieur descend visiter et reconforter l'inférieur dans sa demeure insalubre et pestilentielle.

Nous pourrions en dire davantage, mais nous avons hâte de terminer, et même si nous en avons le loisir, raisonnablement n'attends de nous, lecteur, que nous te disions tout. Abandonnons maintenant les principes généraux pour la pratique, qui nous prouvera que ces Egyptiens étaient des adeptes. [206]

Le premier monument que nous trouvons à cet effet, est celui de Synésius, homme très instruit et intelligent. Il découvrit dans le temple de Memphis, des livres de pierre, et dans ses lourdes pages figuraient ces instructions difficiles

La nature se délecte de l'autre,

La nature vainc l'autre,

La nature gouverne l'autre.

Cet enseignement bref mais conséquent doit sa paternité au grand Ostanès (15).

Le second est un monument admirable et magique à l'extrême, mentionné par Barachias Abenesi l'Arabe. Il s'agit également d'une pierre érigée près de Memphis sur laquelle on trouve cette inscription de profonde signification

Ciel en haut, Ciel en bas

Etoiles en haut, étoiles en bas

Tout ce qui est en haut, est également en bas

Comprends cela et sois heureux.

Au-dessous, on trouve certains hiéroglyphes et, en conclusion, cette dédicace écrite en caractères coptes

Isias le Grand Prêtre a érigé ceci,

Pour les Dieux résidant en Egypte.

Et bien qu'ayant laissé en suspens l'autorité de Trismégiste, nous pourrions présenter ses armes : « *Ce qui est en haut, dit Hermès, est comme ce qui est en bas, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut* ». Voici son mystère, et il est grand. Et son bénéfice n'est pas moindre : « *Tu posséderas toute la gloire du monde* ». Ce langage trouve son écho dans le [207] dialecte d'Isias, et tous deux, comme Euphorbe et Pythagore, pourraient passer pour un seul.

« *Ciel en haut, dit-il, Ciel en bas,*

Etoiles en haut, étoiles en bas,

Tout ce qui est en haut, est également en bas. »

Ensuite vient une récompense pour l'intelligent « *Comprends cela et sois heureux* », tu te seras rendu heureux.

Cela suffit à prouver que la Magie a été florissante en Egypte. Il est certain que les Egyptiens reçurent la vérité des Hébreux, puisqu'ils vécurent parmi eux, durant une période de quatre cent trente ans.

L'enseignement primitif des Egyptiens n'était autre chose que pure sorcellerie et magie noire, ce que nous savons grâce au témoignage de Moïse, qui affirme que leurs mages accomplissaient des miracles par enchantements. Comment cette instruction a-t-elle été rendue possible ? Joseph était marié à Asenath, fille de Putiphar, prêtre d'On (*Genèse* XLI, 45-50). Grâce à cette union, certains prêtres égyptiens pouvaient recevoir de lui une doctrine meilleure.

Mais nous pourrions en dire davantage sur cette nation et son enseignement secret, si nous étions disposés à être leur messager. Personne ne prétendra connaître l'antiquité et la philosophie, sans avoir vu le fameux monument que Paul HI octroya à son cardinal Pietro Bembo et qui, depuis lors, a été nommé la Table Bembine (16). Si les hiéroglyphes qu'il contient avaient été exprimés en lettres, ils auraient constitué un volume aussi vaste que mystérieux. Mais notre propos n'est pas de commenter les monuments de Memphis; cela serait un travail trop important et il faudrait séparer le grain de la paille. L'Egypte ne possède pas la table complète, car elle est éparpillée dans les monuments du monde entier. Ce pays était [208] ce qu'est la cruche à la fontaine, car elle reçut ses mystères directement des Hébreux, et leur doctrine, à l'instar du Nil, finit par sortir de son lit et recouvrir l'Univers.

Le divin Jamblique, dans son excellent discours *Les Mystères des Egyptiens, des Chaldéens et des Assyriens*, nous dit que Pythagore et Platon avaient reçu tout leur enseignement « *des colonnes et monuments hiéroglyphiques de Trismégiste* ». L'antique Orphée, dans son poème *De Verbo Sacro*, quand il parle de Dieu, dit : « *Jamais personne n'a vu Dieu, si ce n'est un certain homme né de sang chaldéen* » (17). Il s'agit de Moïse, dont il est dit (*Exode* XXXIII, 11) « *qu'il parlait avec Dieu face à face, comme un homme parle à son prochain* ». Ensuite, il nous donne une brève idée ou description de la Dèité, non de façon cachée et abstraite, mais en référence à l'incubation de son Esprit dans la Nature. Enfin, il nous informe de l'origine de sa doctrine, de là où elle est d'abord venue, et en vérité, il la dérive de la source même. « *Les prêtres ou les prophètes des anciens pères, dit-il, nous ont enseigné toutes ces choses, que Dieu leur avait révélées en deux tables* ». Merci à ce dieu qui permit à un païen de parler si clairement.

Inutile de dire à qui furent livrées ces tables, le *Cavallero d'Epistola* (18) t'en informera. Même si la philosophie grecque est généralement issue de l'Égypte, certains Grecs ont été instruits par les Hébreux, ce qui nous est prouvé par quelques témoignages dignes d'intérêt.

Aristobule, qui vivait au temps des Maccabées, et qui était lui-même un Juif, écrit à Ptolémée Philométor, roi d'Égypte, et affirme que le Pentateuque, les cinq livres de Moïse, fut traduit en grec avant l'époque d'Alexandre le Grand, et qu'ils arrivèrent dans les mains de Pythagore et de Platon. Le Pythagoricien Numénios appelle Platon « *le Moïse* [209] *qui parle en langue grecque* », ne voulant pas indiquer une similitude de style, mais plutôt une conformité de principes. Cléarque, le Péripatéticien, dans son premier *De Somno*, rapporte cette histoire, dont nous ignorons le degré d'authenticité, mais dont voici la substance. Il nous parle d'Aristote, décrivant sa rencontre avec un vénérable Juif très instruit. Ils eurent de nombreuses conversations sur les choses naturelles et divines, et Aristote avoue avoir rectifié ses idées de la Dété grâce à celui-ci. C'est possible, mais cela dut avoir lieu après qu'il ait écrit son *Organon* et ses autres discours boiteux, qui avancent par la béquille de la logique. Excepté Aristote et ses partisans, nés - tels des vermines de la putréfaction - des corruptions de leur maître, la Grèce n'a pas produit un seul philosophe qui n'ait été en quelque façon magique.

Voici quelques arguments pour appuyer mon affirmation. Hippocrate était chimiste, comme l'indiquent ses écrits. Démocrite, qui vivait à la même époque, écrivit sa *Physique et Mystique*, c'est-à-dire *Des choses physiques et mystiques*, ou en termes simples, *Des Secrets Naturels*. Synésius apporta à ce discours mystique la lumière de ses commentaires et les dédia à Dioscore, prêtre de Sérapis. Sénèque à propos de Démocrite, affirme dans ses lettres « *qu'il connaissait une coction secrète permettant de transformer les galets en émeraudes* ». Théophraste, auteur grec très ancien, mentionne dans son *De Lapidibus* un autre ouvrage minéral dans lequel il avait traité des métaux. Malheureusement ce discours a été perdu, mais malgré cela, sa doctrine a été recueillie : il rapporte notamment l'origine des métaux à l'eau. Ceci est confirmé par ses propres paroles telles que nous les avons trouvées citées par Pic dans son *De Auro* : « *C'est par la conversion de l'eau que l'on obtient l'argent et l'or* ». Les essais et la pratique que nous [210] rapporte Théophraste, nous indiquent que l'Art de la Transmutation était en vogue en ce

temps-là, et qu'il ne s'agissait pas d'une invention récente ou d'une imposture, comme le pensent certains. En effet, il parle d'un certain Callias, un Athénien qui, en essayant de faire de l'or, convertit ses matériaux en cinabre.

Enumérer tous les exemples que la Grèce peut apporter à notre projet, serait un travail infini. Nous terminerons en disant ceci : il n'y a pas de sagesse dans la Nature si elle ne provient de Dieu, car c'est lui qui l'a faite. D'abord il découvrit, et ensuite il ordonna les différentes manières et la méthode pour corrompre et générer. Il communiqua sa sagesse et sa connaissance au premier homme; celui-ci, à ses fils, et ses fils l'enseignèrent à leur postérité. Mais pour les Juifs, qui avaient une progéniture spirituelle, ce mystère était leur héritage, et ils le possédaient entièrement, car ils étaient le peuple oint sur lequel Dieu avait répandu son Esprit. Les Egyptiens furent instruits par la tradition juive. A partir des Egyptiens, ces secrets passèrent aux Grecs, et des Grecs, comme nous le savons, les Romains en reçurent l'enseignement, et entre autres arts vulgaires, il y avait ce mystérieux Art magique. Ceci se confirme par certains effets réels et authentiques, de même que par des monuments, comme par exemple, ce verre flexible et malléable produit à l'époque de Tibère (19), ainsi que la miraculeuse lampe olybienne (20).

Hélas ! Nous vivons aujourd'hui une époque de tempête où il y a plus de nuages que de lumière. C'est pourquoi je pénétrerai dans le christianisme; c'est là que je trouve l'Art dans son enfance. Certes, le berceau ne se trouve que dans quelques mains privées; quelques rares savent où, et beaucoup croient qu'une telle chose n'existe pas. Les scolastiques font beaucoup de tintamarre et condamnent tout, hormis ce qu'ils [211] professent eux-mêmes. C'est l'*Almodena* (21) d'Aristote où ils exposent ses erreurs publiquement, et cela continuera longtemps. Mais chaque chose en son temps, dit l'Espagnol. Beaucoup d'années ont passé depuis, et aujourd'hui l'enfant commence à balbutier et à se montrer à l'extérieur, dans la grandiloquence d'Arnaud et de Lulle. Inutile de dire combien il s'est développé depuis lors, il suffit d'observer ses disciples, car de nos jours, qui ne prétend à la Magie, comme si les « cadeaux » de l'Art étaient en leur pouvoir ? Nous ne connaissons personne qui s'y oppose, hormis certains Galénistes maladifs, dont le teint pâle et cireux révèle plus la maladie que la médecine. Ceux-ci se plaignent que la vie est trop courte et que la philosophie est trop ennuyeuse. Ils tiennent des propos tels que *Ars Tonga, vita brevis*. Comme dit le Picaro espagnol

(22), ils ne guérissent que tardivement ou jamais, ce qui rend leur art long; mais ils meurent rapidement, ce qui rend leur vie brève, et c'est ainsi qu'est exposée l'énigme.

Nous pensons avoir maintenant accompli notre promesse et avoir prouvé l'antiquité de la Magie, selon nos possibilités. Nous ne sommes assez fou pour espérer une adhésion générale à nos efforts, car à chacun son penchant, et *Jacta est Alea* (23). Celui qui voudra contredire ce traité, devra en dire davantage. Mais nous interdisons à notre adversaire, d'opposer l'homme à Dieu, les écrits païens aux Saintes Ecritures. Celui qui voudra nous déjouer, devra le faire avec les mêmes armes que les nôtres; car n'ayant pas proposé de la paille au lecteur, nous ne nous contenterons pas de chaume. [212] [213]

NOTES SUR LA MAGIE ADAMIQUE

(1) Cf. Reuchlin, *De Arte Cabalistica* (éd. Archè, Milan, 1995, Livre II, p. 104) : « (Pythagore) ne laissa à ses disciples nulle licence de le questionner. Le premier principe de doctrine était qu'on répondit à ceux qui demandaient raison C'est lui qui l'a dit, à la façon des Cabalistes qui n'apportent presque pas d'autres raisons des choses à connaître que C'est ce qu'ont dit les Sages. Ainsi notre fameux Autos epha, c'est Lui qui l'a dit. »

(2) Que l'on nous permette d'insister sur cet aspect fondamental de la philosophie de Philalèthe : « *La science de Dieu n'est que paille, si on ne la passe au tamis, si elle n'est mue par un désir d'expérimentation.* » Saint Paul dit « *N'éteignez pas l'Esprit. Ne méprisez pas les prophéties. Eprouvez tout, et retenez ce qui est bon* » (I Thés. V, 19-21). *Le Message Retrouvé* enseigne la même chose : « *Le sage expérimente tout avec patience* » (X, 42'), « *A quoi bon comprendre si nous n'expérimentons pas en nous-mêmes la vérité de Dieu ?* » Le destin divin de l'homme passe par l'expérimentation : « *(..) Expérimenter, connaître, choisir, arriver au repos, c'est le destin de l'homme* » (id., III, 87'). Rabelais, à sa manière, recommande de tamiser pour trier le vrai du faux, pour séparer le bon grain de la paille qui l'enveloppe ; il préconise « *le criblage et le blutage de ces matières* » (*Tiers-Livre*, ch. 16, coll. L'Intégrale, p. 428).

(3) *Ilan* signifie arbre en hébreu.

(4) *Aristote.* [214]

(5) Selon Waite, il s'agirait d'un charlatan; selon Rudrum, d'un montreur de curiosités écossais, réalisant des tours avec des chevaux. Suspecté de recourir à la magie, il fut emprisonné à Paris, en 1601.

(6) En hébreu, ces mots s'écrivent avec les mêmes consonnes; en Cabale, on peut les permuter et former des anagrammes. Reuchlin écrit à propos de la Cabale : « *Et c'est sa grande puissance et l'éloge de sa puissance que de quelque manière que ses syllabes soient transposées, les mêmes lettres demeurent sans diminution, encore que souvent le sens change. C'est ce que rappelle Rabbi Abraham dans le Sepher Ietsira, quand il dit : « Mâle et femelle », mâle par Emes, et femelle par Esem, où la transposition des lettres indique aussi mutation dans la chose* » (*De Arte Cabalistica*, op. cit., p. 264).

(7) Philalèthe insiste sur ce mystère de l'échelle de Jacob. Reuchlin écrit que « *Toute contemplation (..), toute 1 'Ecriture sainte des juifs (..) est l'échelle de Jacob, fixée en terre et dont le sommet touche les cieux, qui nous permet de passer de ce monde corporel jusque dans l'autre monde, celui des anges, et même jusqu'à l'âme du Messie Sauveur* » (op. cit., p. 132). « *Ce bien, lui, que l'on appelle Dieu, nous ne pourrions l'atteindre, en raison de la fragilité de notre condition, que par degrés et échelons. Selon votre expression, c'est la chaîne d'Homère. Pour nous autres juifs, qui parlons selon la parole de Dieu, c'est l'échelle de notre père Jacob. Elle s'étend des lieux sur-célestes à la terre. C'est comme quelque corde ou quelque câble d'or dirigé du haut du ciel jusqu'à nous, c'est comme le rayon visuel qui traverse diverses natures* » (op. cit., p. 211). La vision de l'échelle de Jacob est associée à un Lieu, qui fait l'objet de l'Histoire juive n° IX (E. d'Hooghvorst, *Le [215] Fil de Pénélope*, p.287 et sv.). C'est l'expérimentation d'une manifestation mystérieuse (*Le Fil de Pénélope*, p. 162).

(8) Selon l'exégèse hébraïque, Moïse est *mort dans le baiser de Dieu*. Par ailleurs, Agrippa, dans *La Philosophie Occulte* (III, 49, Ed. Traditionnelles, p. 256), parle d'une certaine séparation de l'âme d'avec le corps, « *et cette séparation, les Hébreux l'appellent la mort du*

baiser. » Dans ses *Conclusions*, Pic de la Mirandole déclare au sujet de la mort du baiser : « *précieuse en la présence du Seigneur est la mort de ses saints.* » Sur cette *mort dans le baiser de Dieu*, cf. le remarquable article du professeur Raimon Arola, intitulé « La mort initiatique », paru dans *La Puerta* n° 48 et dans *Le Fil d'Ariane* n° 57-58.

(9) Pietro della Valle (1586-1652) est un voyageur italien qui parcourut l'Égypte, la Syrie, la Mésopotamie et la Perse. Il découvrit les ruines de Babylone et de Persépolis. Ses travaux sur la langue copte influencèrent ceux du Père A. Kircher, auteur de *La Langue égyptienne restituée*, et d'ouvrages scientifiques sur l'aimant, l'acoustique et la lumière (on lui attribue l'invention de la lanterne magique).

(10) Cf. N. Flamel, *Le Livre des Figures Hiéroglyphiques*, Bibliotheca Hermetica, Denoël, 1970, pp. 74-81.

(11) *Maranatha* : expression araméenne qui signifie *Notre Seigneur vient*, formule liturgique en usage parmi les premiers chrétiens, selon Crampon. Cf. *I Corinthiens* XVI, 22 : « *Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur, qu'il soit anathème Maranatha.* » Cf. *Le Message Retrouvé* XX, 34 » « *Maranatha. Il vient certainement.* » [215]

(12) Cf. Jamblique, *Les Mystères d'Égypte*, Les Belles Lettres, Paris, 1966, pp. 196-197.

(13) Cf. ici-même, *L'Anthroposophie Théomagique*, p. 34.

(14) Dans son *Dictionnaire mytho-hermétique* (*Bibliotheca Hermetica*, Denoël, p. 333), Dom Pemety écrit à l'article « serpent » : « *Le nom de serpent a été aussi donné au mercure, parce qu'il est coulant comme l'eau, et qu'il serpente comme elle.* »

(15) Sur Ostanès, cf. J. Bidez et F. Cumont, *Les Mages Hellénisés*, Les Belles Lettres, Paris, 1973, tome I, pp. 167-212,

(16) En 1539, le pape Paul III nomme cardinal l'humaniste Pietro Bembo, dont l'importance historique est d'avoir fixé l'usage littéraire de la langue italienne et inauguré la mode du pétrarquisme. S'appuyant sur Kircher, Rudrum précise que la Table Bembine, purement hiéroglyphique, résume la théologie égyptienne.

(17) Cf. *Jean I*, 18 : « Dieu, personne ne l'a jamais vu. Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a fait connaître. »

(18) Selon Rudrum, ce « chevalier des épîtres » désigne un sous-diacre : « L'expression espagnole « cavallero de epistola » provient de ce qu'il incombe au sous-diacre de chanter ou de lire l'épître à la messe. » Selon une autre interprétation, ce « chevalier des épîtres » désignerait saint Paul. [217]

(19) L'artisan qui détenait le secret de fabrication de ce verre malléable et incassable, eut la tête coupée (Pétrone, *Satiricon*, § 51, éd. Arléa, p. 82).

(20) Sorte de lampe perpétuelle, comme celle découverte dans le sépulcre d'Olibius, près de Padoue (Sir Thomas Browne, *Pseudodoxia Epidemica*, III, 21).

(21) Almoneda est un personnage du roman picaresque de Mateo Aleman, *Le Coquin, ou La Vie de Guzman d'Alfarache* (1599). Une glose fait d'Almoneda « une vente publique, à la criée. »

(22) Le *Picaro* espagnol : le Guzman d'Alfarache, de Mateo Aleman.

(23) « *Le sort en est jeté* », finit par dire Jules César au moment de franchir le Rubicon (Suétone, *Vie de César*, 32).